

L'ARCHE *Editeur*

**Urs WIDMER**

Laurel et Hardy en France

Traduit par  
Patrick DÉMERIN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

LAUREL ET HARDY  
EN FRANCE

de Urs Widmer

librement traduit et adapté de  
"Sten und Ollie in Deutschland"  
par Patrick Démerin

Patrick DÉMERIN  
14, rue Lepic  
75018 PARIS

4  
251.34.83

Personnages :

STAN

OLLIE

VOIX GRONDANTE

GENDARME

CHEF DU PERSONNEL

DELEGUE SYNDICAL

CLIENT DE RESTAURANT

TAPON

PATINEUR

L'AUTEUR

DE GAULLE (en coulisses)

SERVEUSE DE RESTAURANT

JEANINE

FEMME PAS COMMODE

LAURA

DIRECTEUR DU THEATRE(en coulisses)

Un entracte après la scène du restaurant.

Stan et Ollie parlent avec l'accent qu'on leur connaît dans leurs films, les autres parlent 'normalement'.

Tous ces rôles peuvent être interprétés par un ou deux comédiens.

Ces deux rôles peuvent être interprétés par la même comédienne.

Musique swing derrière le rideau. Roulements de tonnerre dans le lointain. Par moments, le vent fait trembler le rideau. Puis un grand coup de trombone et des notes égrénées sur une harpe. Le rideau s'ouvre c'est le Ciel: partout des petits nuages cotonneux et bleutés. Laurel et Hardy, vêtus de leurs vêtements habituels, avec leurs chapeaux surmontés d'auréoles et de petites ailes dans le dos. Ils chantent.

STAN: C'est moi Laurel

OLLIE: C'est moi Hardy

STAN: On est au ciel

OLLIE: Quel beau pays

STAN: C'est vraiment chouette

OLLIE: Ces petites ailes

ENSEMBLE: Comme des hirondelles.

STAN: Ainsi soit-il

OLLIE: Ainsi soient-elles

STAN: On s'fait pas d'bile

OLLIE: La vie est belle

STAN: On est vraiment

OLLIE: Tombés à pic

ENSEMBLE: En avant la musique.

STAN: Je suis à toi

OLLIE: Tu es à moi

STAN: On est les rois

OLLIE: Toi et moi

STAN: Moi avec toi

OLLIE: Toi avec moi

ENSEMBLE: Deux messieurs sur ces cieux.

(Violent coup de tonnerre. Puis)

VOIX GRONDANTE: (résonnante)

Oh là, vous! Comment vous appelez-vous?

OLLIE: (effrayé)

Oliver Norvell Hardy.

VOIX GRONDANTE: Et vous?

STAN: Stan Laurel

(vivement)

Né le 16 juin 1890 à Ulverston, Lancashire, Angleterre. Décédé le 23 février 1965 à...

VOIX GRONDANTE: (C'est seulement maintenant que Dieu fait son apparition. Il a une grande barbe blanche et tient un mégaphone à la main.)

Arrêtez-moi ce raffut immédiatement, messieurs. Rangez-moi ce trombone et cette harpe, si vous ne voulez pas m'accabler à certaines extrémités. A bon entendeur, salut.

OLLIE: Non mais dites donc, vous, c'est Dieu lui-même, le Seigneur en personne qui m'a chargé de...

VOIX GRONDANTE: Vous savez à qui vous parlez?

OLLIE: (petite voix)  
Non.

STAN: Vous avez envie que je vous prête ma harpe?

VOIX GRONDANTE: Rien qu'une note, une seule note...

STAN: (a laissé échapper une note)  
Excusez-moi.

VOIX GRONDANTE: ... et je vais vous jouer un autre air. C'est irrémédiable. Je vous chasse. Sans pitié.

STAN: Mais vous savez bien que sur terre on jouait exactement pareil.

OLLIE: Notre auditoire était au septième ciel.

STAN: Notre musique était réellement endiablante.

OLLIE: Nous jouions avec des doigts de fées.

STAN: Tout en dansant une sarabande.

OLLIE: Infernale, peut-on dire.

STAN: Et vous, d'abord, vous savez danser?

VOIX GRONDANTE: Je sais tout faire.

STAN: Ah?

OLLIE: Non?!

STAN: Et ça, vous savez le faire?  
(L'un à côté de l'autre, à la manière des Ziegfeldgirls, et parfaitement synchronisés, Stan et Ollie dansent quelques pas de step à la Fred Astaire)

Alors?

VOIX GRONDANTE: (gênée)  
Ecoutez, ça fait une éternité que j'ai pas...

OLLIE: Ce n'est pas difficile.

VOIX GRONDANTE: Je ne sais pas...

OLLIE: Tenez, moi, je suis comme vous. Je ne suis pas sorti de la cuisse de Jupiter. Et pourtant, ne dirait-on pas que j'ai la grâce quand je danse?

VOIX GRONDANTE: Si vous y tenez...  
(Ollie va pour l'accompagner au trombone.)  
Sans musique...

OLLIE: (vexé)  
Comme il vous plaira.  
(Dieu danse le step comme un gros ours balourd)

STAN: Oui, évidemment...

OLLIE: Mon Dieu, pour un début...

VOIX GRONDANTE: Oui, bon. Ce que je voulais dire, c'est qu'ici c'est le Paradis. Et ici, tous louent le Seigneur. Et le Seigneur, c'est moi, que diable!

(louanges au loin)

Voilà, c'est ça. Et en do majeur pour tout le monde.

OLLIE: Vous ne trouvez pas ça un peu insipide?

STAN: Enchanté de faire votre connaissance.

OLLIE: (désorienté)

Quoi? Qui?

(silence)

STAN: (désignant le mégaphone)

Et ce machin, ça vous sert à quoi?

VOIX GRONDANTE: Ça? Si je ne l'avais pas, personne ne me prendrait au sérieux.

STAN: Oui.

OLLIE: Bien sûr que non.

VOIX GRONDANTE: (dans le mégaphone)

Et pourtant je suis on ne peut plus sérieux.

STAN ET OLLIE: (effrayés)

Oui, oui...

(silence)

VOIX GRONDANTE: (adoucie)

Que voulez-vous? Une fois que j'en eus terminé avec ce ciel, le soir du septième jour, il y a une éternité, j'ai fait le voeu que je les laisserais agir sur terre selon leur bon plaisir, et que je n'en aurais cure, mais que pour ce qui est de ce lieu, je n'y accepterais pour m'y tenir compagnie que des âmes musicales, De ces âmes qui planent et balancent doucement au gré de mon Esprit.

STAN: Oui.

OLLIE: Naturellement.

VOIX GRONDANTE: Mais je dois vous dire, c'est affreux. Il n'y en a pas une qui ait réussi l'examen d'entrée. Je n'ai eu que des échecs.

STAN: Mais alors, d'où provenaient cette musique et ces chants, à l'instant?

VOIX GRONDANTE: D'un magnétophone. La voix de son maître. Je l'ai eu... euh... en bas. Tout en bas. Vous comprenez, c'est indispensable. Il faut bien qu'on me loue de temps en temps, n'est-ce pas.

STAN: Moi, c'est pareil, vous savez.

OLLIE: Moi aussi, bon dieu.

VOIX GRONDANTE: Tenez, sur les douze apôtres, pas moyen d'en garder un seul.

OLLIE: Non?!

VOIX GRONDANTE: Pierre, il chante comme un coq. Et les autres, si vous saviez...

OLLIE: Ah oui?

VOIX GRONDANTE: Et François d'Assise! Avec sa voix de crécelle!

STAN: Vraiment?

VOIX GRONDANTE: Les carmélites, et leurs voix voilées.

OLLIE: Aah?...

VOIX GRONDANTE: Jeanne d'Arc! Une vraie cacophonie  
, avec toutes ses voix!  
(trahissant un secret)

Et jusqu'à mon fils... quelle croix à porter!

STAN: Mais alors, pourquoi nous avoir envoyés au ciel?

VOIX GRONDANTE: Comment voulez-vous que je le sache?

STAN: Je croyais que vous saviez tout.

VOIX GRONDANTE: (riant de bon coeur)  
Moi?

STAN ET OLLIE: (rient eux aussi de bon coeur)

VOIX GRONDANTE: (tout de suite plus méchante)  
Qu'est-ce qui vous fait rire?

STAN: (cessant de rire sur-le-champ)  
Rien. Je n'avais pas ri depuis longtemps, c'est tout. Très exactement depuis 1965, l'année de ma mort.

OLLIE: Moi aussi. L'année de la mort de Stan.

STAN: (tendrement)  
Eh oui. Quand nous nous sommes retrouvés.

OLLIE: Je ne m'imaginai pas la mort de cette façon. Je me promenais sur un boulevard en mangeant une glace, j'étais en train de penser à mon papa et à la promesse qu'il m'avait faite un jour de m'emmener visiter le Sahara, et voila que tout d'un coup mon coeur s'arrête de battre, je tombe par terre, et mon âme monte jusqu'au ciel.

STAN: (d'excellente humeur)  
Et moi j'étais allongé dans un lit d'hôpital, avec plein de petits tuyaux qui me sortaient du corps, ou qui y rentraient, et de mon lit je regardais une infirmière, elle était très belle, elle me faisait penser à ma maman, qui était aussi très belle, et je disais justement à l'infirmière qu'elle était presque aussi belle que ma maman, et voila que ma bouche reste grande ouverte, et que mon âme monte au paradis. Vous vous souvenez?

VOIX GRONDANTE: Moi? Euh... Comme ça, à brûle pourpoint, je ne me rappelle plus très bien les circonstances de votre mort... Vous n'êtes pas les seuls, vous savez...

(de loin, dans les coulisses, hurlement d'une sirène, comme celle des voitures de police américaines)

Oh. L'heure du thé. Je vous prie de m'excuser.  
(au mégaphone)

Souvenez-vous de mon avertissement.  
(sort)

STAN: (comme pour un 'ouf' de soulagement)  
Alleluia.

OLLIE: Tu peux le dire.

STAN: C'était Lui?

OLLIE: Qui, lui?

STAN: Là, à l'instant,.. Celui qu'on aurait dit ton image. C'était Dieu, le Seigneur?

OLLIE: Lui??!!

STAN: En tous cas, c'est ce qu'il disait.

OLLIE: Bon dieu, c'était le Bon Dieu.

STAN: Tu as compris ce qu'il disait?

OLLIE: Je ne le voyais pas comme ça, plus grand peut-être.

STAN: Oui, mais...

OLLIE: Plus... tout-puissant.

STAN: Il a dit...

OLLIE: Plus éternel.

STAN: Tu vas m'écouter, oui ou non?

OLLIE: Plus vengeur.

STAN: Il a dit que tu ne devais plus jouer du trombone.

OLLIE: (très vexé)  
Tu as quelque chose à dire sur ma manière de jouer du trombone?

STAN: Regarde autour de toi. Les nuages.

OLLIE: Et alors?

STAN: Ils sont vides. Personne ne veut rester près de toi.

OLLIE: Près de moi?

STAN: Près de nous.

OLLIE: Tu sais bien qu'au ciel le personnel est plus nombreux que les passagers.

STAN: Je n'y comprends rien. Ils sont tous en enfer.

OLLIE: Qui est en enfer?

STAN: (avec une indignation croissante)  
Tout le monde. Tous nos modèles. Sousa!

OLLIE: (méprisant)  
Sousa.  
(chantant un thème de Sousa)  
Tu trouves ça bon?

STAN: (encore plus indigné)  
Beethoven.

OLLIE: (chantant le thème de la 5ème symphonie)  
Tu trouves ça bon?

STAN: Mais pourquoi tout le monde serait-il en enfer?

OLLIE: Pourquoi pas?  
(silence)  
D'ailleurs, y-a-t-il seulement quelqu'un au paradis?

STAN: De Gaulle.  
(silence)  
Peut-être est-ce une erreur si nous sommes ici.

OLLIE: La vie éternelle ne connaît pas d'erreurs.

STAN: (pinçant les cordes)  
En tous cas, je ne me laisserai pas faire.  
(jouant)  
Je fais ce que j'ai envie de faire, bon dieu, et  
je joue ce que j'ai envie de jouer.  
(il joue, plutôt mal, on reconnaît la Marseil-  
laise)  
Et de la manière dont j'ai envie.

OLLIE: Tu es fou! A toi aussi Il t'a interdit. Il entend  
tout.

STAN: (jouant)  
Tu pourrais tuer quelqu'un qu'Il ne t'entendrait  
même pas.

OLLIE: Le grand Charles, en tous cas, il t'entend, lui.  
Tiens, qu'est-ce que je disais, le voilà.

DE GAULLE: (loin, en coulisses)  
Superbe, garçons . Continuez!

STAN: (jouant)  
Voilà quelqu'un qui a du goût.

OLLIE: Arrête, je te dis, avec lui on n'en a jamais fini.  
Il va t'embarquer dans une discussion sur la lit-  
térature, et après il voudra taper une  
belote.

STAN: (cessant d'un coup)  
Tu as raison. Bon, alors, qu'est-ce qu'on fait?

DE GAULLE: (plus proche)  
Continuez, garçons. Quelle divine musique!

OLLIE: C'est typique. notre nuage à nous n'a même pas de  
voile...

STAN: Tout carré, on dirait un radeau.

OLLIE: Et lui il a un trois-mâts.

DE GAULLE: (tout proche)  
Allez-y, garçons. Je suis avec vous.

STAN: Mais qu'est-ce que tu attends?

OLLIE: Que veux-tu que je fasse?

STAN: Joue-lui quelques notes. Ça va le faire déguerpir.

OLLIE: Oh oui. Bonne idée. Voyons voir, qu'est-ce que je  
pourrais bien...  
(il entonne, affreusement mal, l'Internationale)

DE GAULLE: La chienlit! La chienlit! Nom de Dieu!

STAN: Il s'éloigne.

DE GAULLE: (loin)  
A moi!

OLLIE: (il joue)

STAN: Ça suffit. Tu peux arrêter.

OLLIE: (il joue)  
STAN: Arrête!  
OLLIE: (il joue)  
STAN: Mais arrête donc, tu es stupide. Tu vas nous attirer les foudres...  
(violents roulements de tonnerre. Eclairs. Ollie s'arrête net.)  
STAN: (paniqué)  
Qu'est-ce que c'était que ça?  
OLLIE (hurlements du vent. Stan et Ollie tombent. Derrière, les nuages passent en sifflant à côté d'eux)  
OLLIE: Qu'est-ce que c'est?  
STAN: On tombe.  
OLLIE: En chute libre.  
STAN: A toute vitesse.  
OLLIE: On a glissé du nuage.  
ENSEMBLE: Oh. Oh. Oh.  
STAN: C'est à cause de ton satané trombone.  
OLLIE: Mais c'est toi qui m'a dit que je n'avais qu'à... Regarde, le grand Charles, ce qu'il est loin déjà. Houhou! Charlot!  
DE GAULLE: (très loin)  
Houhou!  
STAN: Houhou!  
OLLIE: C'est un chic type.  
STAN: Il a l'oreille musicale.  
OLLIE: Regarde. Les cieux sont de plus en plus petits.  
STAN: L'infini se réduit comme une peau de chagrin.  
OLLIE: (sa panique reprenant)  
Regarde! Là, en-dessous!  
STAN: L'éternité non plus n'est plus ce qu'elle était.  
OLLIE: Là. Ce disque rond, qui grossit à vue d'oeil.  
STAN: J'ai l'impression de l'avoir déjà vu quelque part.  
(excité)  
Là, c'est là qu'habitait ma maman.  
OLLIE: Avec un peu de chance, on va passer à côté.  
STAN: C'est mal parti.  
OLLIE: On va se faire mal.  
STAN: Si on priait?  
OLLIE: Tu sais bien qu'il ne veut plus de nous.  
STAN: On n'a jamais voulu de nous nulle part.  
OLLIE: Regarde. La terre est toute proche.  
STAN: (paniqué)  
Ollie!  
OLLIE: Stan!!

(fracas gigantesque. Ils atterrissent. Silence.  
Puis:)

STAN: Ollie?  
OLLIE: Stan?  
STAN: Nous y sommes.  
OLLIE: Oui. Où ça?  
(ils regardent autour d'eux)  
C'est gentil ici.  
(bruit de moteur en coulisses)

STAN: Divin.

OLLIE: Regarde, toutes ces jolies maisons. Toutes pareil-  
les.

STAN: Et tous ces braves gens.  
OLLIE: Tous pareils.  
STAN: Ces drôles de nuages de fumée au-dessus des chemi-  
nées.  
OLLIE: Tous ces papiers par terre.  
STAN: (il se fait un avion en papier et le lance)  
Chouette.

GENDARME: (fort, des coulisses)  
Halte là, vous! Vous là-bas!

OLLIE: Voilà que ça recommence.  
STAN: Oh, un facteur. J'ai toujours eu envie d'être fac-  
teur. Peut-être que nous avons du courrier.  
OLLIE: Stan, c'est un gendarme. Fais-toi une tête d'in-  
nocent.  
STAN: Comme ça?  
GENDARME: Vous, là! Votre nom!  
OLLIE: Oliver Norvell Hardy.  
GENDARME: Et vous?  
STAN: Stan Laurel. Né le 16 juin 1890 à Ilverston, Lan-  
cashire, Angleterre. Décédé le...  
GENDARME: Vous vous foutez de ma gueule?  
STAN: Non, monsieur la force de l'ordre.  
OLLIE: Que je meure, si nous ne sommes pas sérieux!  
GENDARME: Qu'est-ce que c'est que ce bidule?  
STAN: Des ailes?  
GENDARME: Non. Ça.  
OLLIE: Des auréoles.  
GENDARME: (vivement)  
Non, pas ça. Ca.  
STAN: C'est une harpe.  
OLLIE: C'est un trombone.  
STAN: Vous voulez que nous vous jouions quelque chose?  
(ils jouent aussitôt, une vraie cacophonie)

GENDARME: Arrêtez! Arrêtez tout de suite! Ou je vais me voir dans l'obligation de...

OLLIE: (conciliant)  
Ouiouioui...

STAN: (conciliant)  
Voilà, on arrête.

GENDARME: Papiers.

STAN: Autrefois, les gens aimaient bien.

GENDARME: Papiers, j'ai dit.

OLLIE: Vous avez dit: papiers?

GENDARME: Papiers.

STAN: Qu'est-ce qu'il dit, Ollie?

OLLIE: Il dit: papiers.

STAN: Oh. Les papiers.  
(silence)

OLLIE: Voyez-vous, monsieur la force de l'ordre, il y a un petit problème. Nous...

GENDARME: Vous n'avez pas de papiers.

OLLIE: Si vous le dites.

STAN: Nous nous sommes fait la malle très rapidement.

GENDARME: C'est ce qu'ils disent tous.

STAN: Ah?

GENDARME: Des étrangers avec des instruments de musique. C'est louche.  
(décrochant son téléphone de poche)  
Allo, chef?... Oui... Deux suspects... Musiciens...  
Quoi? Oui, je sais pas, de la musique moderne...  
Un gros patapouf et un petit maigrichon...

OLLIE: (intervenant, aimable)  
Dites-lui plutôt que je suis 'fort'...

STAN: (même jeu)  
Et moi...

GENDARME: La ferme, vous!

OLLIE: (à Stan)  
La ferme, toi!

STAN: La ferme, moi!

GENDARME: (au téléphone)  
Non, pas vous, chef... Oui, c'est ça, vous voulez jeter un coup d'oeil?... D'accord, j'attends...  
(à Stan et Ollie)  
Vous, du calme!

OLLIE: (à Stan)  
Toi!

STAN: Moi!

GENDARME: (au téléphone)  
Non... blancs... même carrément rougeaud pour l'un... Oui, un accent, oui... Une minute.  
(à Ollie)  
Dites quelque chose

OLLIE: (dans l'appareil)  
Je ne suis pas un gros patapouf!

GENDARME: (à Ollie)  
Bon, ça va.  
(au téléphone)  
Alors? Non?... Non, non, ni libanais, ni maghré-  
bins ... Peut-être belges, encore que... Tatata...

OLLIE: Tatata.

GENDARME: Et alors, vous?!

OLLIE: (en même temps que le 'vous', à Stan)  
Toi!

STAN: (en même temps)  
Moi!

GENDARME: (au téléphone)  
Quoi?... Vous avez pas que ça à foutre?... Ah oui,  
la manif... Bon... Je les amène quand même?...  
D'accord... Allez, salut, chef.  
(à Stan et Ollie)  
Bon, ça va. Vous êtes pas recherchés. Mais on va  
quand même faire un tour au poste.

STAN: (à Ollie)  
Tu vois, c'est un facteur.

OLLIE: Tu es complètement timbré. Je te dis que c'est un  
policier.

GENDARME: La routine, quoi. Photo-maton...

OLLIE: Tu vois? Il dépend directement de la prison.

GENDARME: ... on fait un petit mandat... un coup de tampon..

STAN: (à Ollie)  
Alors? Qu'est-ce que je disais?

GENDARME: Mensurations, fouille...

OLLIE: (à Stan)  
Tu vois bien.

GENDARME: Emballé c'est pesé. Comme une lettre à la poste...

STAN: (à Ollie)  
Tu veux toujours avoir raison.

GENDARME: ... et demain vous rentrez chez vous par le pre-  
mier avion.

STAN: C'est qu'on vient de très loin.

OLLIE: Vous êtes bien équipé.

GENDARME: Il faut, il faut... Avec tous ces terroristes,  
ces journalistes, ces automobilistes. Il faut des  
réflexes très rapides. Et d'importants moyens  
stratégiques.

OLLIE: Comme ce téléphone.

GENDARME: C'est un talkie-walkie.

STAN: Oh!

GENDARME: Ça marche par ondes magnétiques... Il suffit d'ap-  
puyer sur le bouton, là, et j'ai le chef au bout.

OLLIE: Ce doit être quelqu'un de très occupé.  
GENDARME: Très. Mais il aime beaucoup son métier.  
STAN: On le comprend.  
GENDARME: Vous voulez que je vous montre comment s'opère une vraie arrestation? Parce que c'est vous, hein!  
OLLIE: Oh oui, s'il vous plaît.  
(à Stan)  
Et alors?  
STAN: (boudeur)  
Tu vois bien que c'est un mythomane.  
GENDARME: Bon. On dit que vous seriez les suspects. Voila. Alors, vous êtes là, comme ça, non, comme ça... pas comme ça, comment voulez vous que je vous arrête après si vous êtes comme ça... Il faut que vous fassiez un peu semblant... Bon, alors, voila, je tiens l'appareil comme ça, dans cette main-là, et une fois que je suis persuadé que j'ai affaire à un suspect, je prends mon arme de service à la main, voila, celle qui tient d'habitude la fourchette, non, le couteau, c'est ça, dans cette main-là, je la tiens fermement, comme ça, non, dans ce sens-là naturellement, ce que je peux être bête, et pendant ce temps-là le suspect se trouve là où vous êtes maintenant, oui, exactement, comme ça, et je...  
(coup de feu)  
STAN ET OLLIE: Oh.  
GENDARME: Pardon.  
STAN ET OLLIE: (applaudissant)  
Bravo. Très instructif.  
GENDARME: (sous les applaudissements)  
Merci. Merci, les amis. C'est très gentil. Merci.  
(les applaudissements cessent)  
STAN: (jovial)  
Monsieur la force de l'ordre! Là! Là!  
GENDARME: Où ça?  
STAN: Le trombone. On pourrait y cacher une mitrailleterie.  
GENDARME: Vous croyez?  
STAN: Oh oui. Personne ne s'en douterait.  
OLLIE: Fais voir. Là. Oui... A la rigueur un revolver.  
GENDARME: C'est pas idiot ce que vous dites.  
STAN: C'est élémentaire.  
OLLIE: (riant)  
Ca serait une bonne cachette!  
(tout le monde rit)  
Et qu'est-ce qu'on leur fait, aux suspects que vous arrêtez?  
GENDARME: D'abord on les bavurise...  
OLLIE: Oh!  
GENDARME: Puis on les passe à la géogène...

OLLIE: Seigneur...

GENDARME: Puis on les lepènise...

OLLIE: (sur soi)  
Oh la là! Comment je vais faire!

GENDARME: Puis on les fait courir sur un tapis de braises brûlantes...

OLLIE: Monsieur la force de l'ordre!

GENDARME: (de plus en plus vite)  
Puis on les écartèle, on les écorche vifs...  
Oui?

---

OLLIE: Vous avez lu la Bible?

GENDARME: (retrouvant ses esprits)  
Hé vous! Mais... vous deux! J'ai bien l'impression de vous avoir déjà vus quelque part!

STAN: Cela fait une éternité que nous ne lisons plus que la Bible.

GENDARME: A la télé! Je vous ai vus à la télé!

STAN: C'est impossible! Nous avons toujours été très convenables.

---

GENDARME: Si, si. Vous étiez en train de trimballer un piano en haut d'un escalier... oui, c'est ça..D'ailleurs vous étiez en infraction à la réglementation... vous pourriez toujours vous broser pour refaire ce coup-là ici... mais c'était marrant. Vachement marrant même.

---

HARDY: Vous avez lu la Bible?

GENDARME: Vous disiez, jeune homme?

OLLIE: Vous avez lu la Bible?

GENDARME: A l'école de police, je crois. En morceaux choisis.

OLLIE: A l'aide de la Bible, je me fais fort de vous démontrer que le monde empire de jour en jour.

GENDARME: Oeil pour oeil, dent pour dent. C'était le bon temps. J'aurais bien aimé être dans la police du temps de Jésus. A l'époque, ils s'en faisaient pas: hop, aux clous! Et tac. Carré.

OLLIE: A l'époque de Gutenberg...

GENDARME: De qui?

OLLIE: Gutenberg.

GENDARME: (au téléphone)  
Allo? Chef? Oui, c'est encore moi. Tenez, regardez, Gu-ten-berg... Oui, comme ça se prononce... Berg... Un isarsélite, peut-être...?  
(à Ollie:) Prénom?

STAN: Stan.

OLLIE: Johannes.

GENDARME: (au téléphone)  
Stan Johannes... Rien? Bon, merci.  
(raccrochant)  
Négatif

OLLIE: A l'époque de Gutenberg, les gens lisaient beaucoup la Bible, elle n'avait qu'une simple couverture de carton, on l'ouvrait, et on était tout de suite en plein dans la bible.

GENDARME: Et alors?

OLLIE: Alors les premiers clients aisés sont arrivés chez le fabricant de bibles et il lui ont dit, voila, vous voyez, la couverture de la bible prend beaucoup trop la poussière.

GENDARME: Et alors?

OLLIE: Alors le fabricant de bibles a recouvert la couverture de la bible avec une deuxième couverture afin de protéger la première.

GENDARME: Pourquoi vous me racontez tout ça?

STAN: (zélé)  
C'est pour que vous oubliiez son trombone.

GENDARME: Hein?

OLLIE: Alors de nouveaux clients aisés sont arrivés chez le fabricant de bibles, et ils ont dit, monsieur le marchand de bibles, la deuxième couverture, que vous aviez mise pour protéger la première, prend la poussière à son tour, aussi nous ne voulons plus de votre bible, alors le fabricant de bibles a fabriqué un étui de carton pour mettre la bible dedans avec ses deux couvertures.

GENDARME: Pourquoi me parlez-vous tout le temps de bibles?

STAN: Il veut que...

OLLIE: (vivement)  
Alors de nouveaux clients aisés sont arrivés pour acheter la Bible, et ils ont regardé les bibles avec leurs étuis de carton et ils ont dit... Que disiez-vous, monsieur la force de l'ordre?

GENDARME: Comment voulez-vous que je le sache?

OLLIE: Dis-le, Stan.

STAN: Oeil pour oeil, dent pour dent?

OLLIE: (explosant)  
Ils ont dit, voila que l'étui de carton prend la poussière à son tour, espèces de petits cons!  
(silence)

STAN: C'était quoi, au juste, cet étui en carton?

GENDARME: Faites un peu attention à ce que vous dites, parce que vous allez tomber dans l'outrage à fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions, moi je vous le dis!

OLLIE: (achevant)  
Et c'est pour cette raison que les fabricants de bibles aujourd'hui collent les bibles dans du plastique. Et après on s'étonnera que plus personne ne lise la Bible.

GENDARME: Qui est-ce qui s'étonne?

STAN: C'est vrai, Ollie. Il faut bien reconnaître que cette fois monsieur la force de l'ordre a raison.

GENDARME: Comment ça, cette fois?

STAN: Parce que vous auriez déjà eu raison une fois dans votre vie?

GENDARME: Euh... oui. Une fois. A Alger, en 1962.

STAN: En 1962?

GENDARME: J'avais dit à ma femme, Simone, il ne faut pas se faire d'illusions, il y en a plus pour longtemps. Et qu'est-ce qui s'est passé, hein? Je vous le demande un peu?

STAN: Comment voulez-vous que je le sache? En 1962 je n'étais qu'un jeune homme. Je n'avais que soixante-douze ans.

OLLIE: (Musique. Noir. Lumière: Stan et Ollie arrivent en courant)

OLLIE: (reprenant son souffle)  
Tu veux que je te dise. On a eu du pot cette fois encore.

STAN: Tu courais tellement vite. A croire que la peur te donnait des ailes.

OLLIE: Ah! Ces ailes.

STAN: Il ne faut pas qu'elles aient le sens du ridicule, pour battre tout le temps comme ça.

OLLIE: Et ces auréoles, tu parles d'un aérodynamisme. Je te demande un peu de quoi on a l'air avec... Tu ne verras personne avec des trucs pareils ici-bas.

STAN: Oui, tu crois que ce serait mal de les enlever?

OLLIE: Vas-tu enfin arrêter de poser des questions stupides, après tout ce que le Seigneur nous a fait?

STAN: (touchant les ailes d'Ollie)  
Dis donc, on dirait que tu as du plomb dans l'aile.

OLLIE: Comment ça?

STAN: On dirait qu'elles sont soudées.

OLLIE: Essaie de les arracher, pour voir.

STAN: Mais je ne veux pas te faire mal, tu sais.

OLLIE: (héroïque)  
Allez, vas-y.

STAN: Bon, d'accord, mais promets-moi de ne pas avoir peur.

OLLIE: Peur? Moi? (font mine d'ouvrir sa chemise) Jamais!

STAN: Alors j'y vais.  
(il tire. Les ailes se détachent sans difficulté)

OLLIE: (Il n'a rien remarqué. Paniqué)  
Fais attention, souviens-toi d'Icare, son père lui

cassé le cou.

STAN: (lui présentant les ailes)  
Voilà.

OLLIE: Quoi? Ah.  
(battant l'air avec ses bras)  
Fantastique. Je me sens plus jeune de vingt ans.

STAN: Enlève-moi aussi les miennes. Moi aussi je veux  
me sentir plus jeune de vingt ans.

OLLIE: Comme tu voudras.  
(il les lui arrache)

STAN: Aieaieaie.

OLLIE: Je t'en prie, ça ne vaut pas la peine de faire un  
tel cirque, et enlève ton auréole.

STAN: Tu me marches sur le pied.

OLLIE: (sur les auréoles)  
C'est fou ce qu'elles sont hautes.  
(il essaye d'attraper la sienne, mais elle lui  
échappe)  
Vas-tu bien.  
(geste pour l'attrapper)  
Surtout ne va pas croire que parce que nous avons  
jeté les ailes... je n'ai qu'à remettre les ailes  
à Stan et à le lancer à tes trousses.  
(vexé)  
D'accord. Comme tu voudras.

STAN: La mienne ne veut pas non plus.

OLLIE: (bas)  
Bon, alors on ne s'en occupe plus, et puis c'est  
tout, et dès qu'elles se sentiront en sécurité...  
(il bondit brusquement pour attraper l'auréole,  
mais en vain.)  
Presque. Et si on parlait d'autre chose... Euh...

STAN: Où sommes-nous, à ton avis?

OLLIE: Voilà. C'est ça. En tous cas, ce ne sont certaine-  
ment pas nos bon vieux 'States'.

STAN: Non... Malgré tout... Toutes ces publicités, ces  
boîtes de conserves vides... Peut-être l'Allema-  
gne?

OLLIE: Pourquoi l'Allemagne?

STAN: Il fait un temps pourri, les flics sont pas com-  
modes, et ça fourmille de walkyries.

OLLIE: Où as-tu vu des Walkyries?

STAN: Ne sois donc pas si mesquin.

OLLIE: Et si c'était...  
(Stan attrape les deux auréoles)

OLLIE: Bravo!

STAN: (fièrement)  
Hein! Qu'en dis-tu?

OLLIE: Bravo.

STAN: Oh! Il y a un grand cordon.

OLLIE: On n'en voit pas le bout.

STAN: (tirant dessus par saccades)  
Tu crois qu'il le sent, le Seigneur?

OLLIE: Où ça?

STAN: A l'ombilic.

OLLIE: Tu parles. Pas d'attendrissement inutile. On coupe.

STAN: Tu as raison.  
(Ollie coupe le fil qui retenait l'auréole de Stan)  
Aie.

OLLIE: Et maintenant à mon tour.

STAN: (mordant dans son auréole)  
C'est de l'or pur.

OLLIE: (coupant son fil)  
Aie. Allez, hop.  
(tous deux jettent leurs auréoles.)  
Bon débarras.

STAN: Bon débarras de ne plus pouvoir voler.  
(silence)

OLLIE: Euh... Où en étions-nous restés?

STAN: Ollie... Où sommes-nous?  
(musique)

OLLIE: Voilà. Trouver où nous nous trouvons!

STAN: Oui, Ollie.  
(chanson. Stan et Ollie chantent à tour de rôle)

STAN: Mexique?

OLLIE: Hombre!

STAN: Hollande?

OLLIE: Ne.

STAN: Ollie, nous sommes damnés!

OLLIE: Ecosse?

STAN: No, sir.

OLLIE: Formose?

STAN: Hi!

OLLIE: Stan, qu'est-ce que c'est qu'ce pays?

STAN: Espagne?

OLLIE: Olé!

STAN: Texas?

OLLIE: Waow!

STAN: Où trouve-t-on un tel chaos?

OLLIE: Cuba?

STAN: Nada.

OLLIE: Russie?

STAN: Niet.

STAN: Autriche?  
OLLIE: Servus.  
STAN: Irlande?  
OLLIE: No.  
STAN: Soyons plus originaux.  
OLLIE: Ghana?  
STAN: Bwana.  
OLLIE: 'talie?  
STAN: Ciao.  
OLLIE: O ma ché, ché casino!  
STAN: Maroc?  
OLLIE: Du toc.  
STAN: Groenland?  
OLLIE: Brrr.  
STAN: Ollie réchauffe-moi j'ai frrrr.  
OLLIE: Quelle chance  
STAN: Que  
OLLIE: Personne  
STAN: Ici  
ENSEMBLE: Ne connaisse Stan et Ollie!  
(fin de la musique)  
STAN: (il a trouvé)  
La France!  
OLLIE: La France. Tu es complètement fou. La France est un pays magnifique, traversé par des fleuves majestueux que bordent des chateaux royaux, avec des champs à perte de vue, parsemés de cathédrales extrêmement poétiques, et où des paysans qui ressemblent à Bourvil se roulent dans le foin avec des petites femmes nerveuses et rigolottes qui dansent le french cancan en faisant la cuisine, avec des forêts centenaires où des druides chenus coupent du gui en chantant du Charles Trenet. Franchement, qu'y a-t-il de commun avec tout cela?  
STAN: C'est peut-être la Terre-de-Feu?  
OLLIE: As-tu seulement été en Terre-de-Feu?  
STAN: Un jour, ma maman m'a langé sur la plaque chauffante de la cuisinière.  
OLLIE: D'accord, c'est la Terre-de-Feu.  
(silence)  
Qu'est-ce qu'on fait à présent?

STAN: On va au restaurant et on mange plein de hamburgers avec plein plein de ketchup et on boit plein plein plein de coca-colas.

OLLIE: Oh oui.  
(silence)  
On n'a pas d'argent.

STAN: (ton de mépris)  
L'argent.

OLLIE: Il faut qu'on gagne de l'argent.

STAN: L'argent, l'argent, l'argent. Tu n'as que ce mot-là à la bouche: l'argent. En n'importe quelle circonstance: l'argent, l'argent, l'argent. Est-ce qu'il m'arrive jamais de parler d'argent, moi?

OLLIE: Jamais.

STAN: Dieu aurait quand même pu nous filer 10 dollars.

OLLIE: Ou une carte de crédit.

STAN: Et comment comptes-tu gagner de l'argent?

OLLIE: C'est la question. Laisse-moi réfléchir.  
(silence)

STAN: Tu penses?

OLLIE: Ne me dérange pas.

STAN: Tu fais toujours cette tête-là quand tu penses?

OLLIE: Stan!

STAN: Si je te demande ça, c'est simplement parce que ça m'arrive rarement de te voir penser.

OLLIE: Vas-tu te taire?! Laisse-moi me concentrer.

STAN: Je t'en prie.  
(Il commence à siffloter. Ollie pense. Finalement:)

OLLIE: J'ai trouvé.  
(Stan n'a aucune réaction. Il sifflote toujours)  
Hééé!?

STAN: (s'arrêtant de siffler)  
C'est à moi que tu parles, Ollie?  
(il recommence aussitôt à siffler)

OLLIE: A qui d'autre veux-tu que je parle?

STAN: (cessant de siffler)  
Est-ce que je sais... au pape?  
(siffle)

OLLIE: Pourquoi ça, au pape?

STAN: (cessant de siffler)  
Tu as quelque chose contre le pape?  
(sifflant)

OLLIE: Pourquoi aurais-je quelque chose contre lui? Je ne le connais même pas!

STAN: (cessant de siffler)  
Justement. Pourquoi as-tu quelque chose contre quelqu'un que tu ne connais même pas?  
(siffle)

OLLIE: (énervé)  
Je n'ai rien du tout contre le pape, Et si tu veux savoir, il m'est même très sympathique. Et puis cesse de siffler comme ça.

STAN: (faisant des trilles à présent)

OLLIE: Mais enfin. Tu n'est pas un oiseau.

STAN: (rêvant)  
J'aimerais bien être pape. Stan Premier. Allez, on va être pape.

OLLIE: Il faut être cinglés pour faire un boulot pareil. Toutes les audiences. Pâques à longueur d'année.

STAN: (faisant des trilles)

OLLIE: ~~Moi je te dis, on ferait bien mieux de...~~

STAN: Un pape, ça gagne un argent fou.

OLLIE: Tu n'as même pas fait de latin.

STAN: Et come, Ollius. Je m'imagine très bien le dimanche de Pâques urbi et orbi, avec en-dessous toute la place Saint-Pierre noire de croyants, qui croient tout ce que je leur raconte, et puis je les bénie, in nomine domina, et ils rigolent tous comme des bossus... Connais-tu ce vieux dicton populaire: A pape qui bigotte, vient la pluie, A pape qui sifflotte, blé mûrit.

OLLIE: Stan, je pense à un travail qui n'est pas fatigant et qui rapporte beaucoup.

STAN: Pape.

OLLIE: (avec entrain)  
Facteur.

STAN: (refroidi)  
Facteur.

OLLIE: Tu as toujours dit que tu aurais aimé devenir facteur.

STAN: Non.

OLLIE: Stan; c'est très bien rémunéré.

STAN: Est-ce qu'il y a les horaires mobiles?

OLLIE: Non.

STAN: Les papes, ils ont les horaires mobiles.

OLLIE: (poétique)  
Songe un peu, pédaler sous le soleil matinal, la chansonnette aux lèvres, et apporter aux amoureux la carte postale attendue.

STAN: Faire la connaissance de chiens de garde.

OLLIE: Consoler d'un baiser les épouses esseulées.

STAN: Apporter les impôts.

OLLIE: Stan. C'est ce qu'il nous faut. Tiens, regarde. Ici on embauche des coursiers. C'est la même chose. Fais-toi la tête de l'emploi.

STAN: (vexé)  
Je n'ai pas besoin de me faire une tête spéciale. J'ai la tête de l'emploi.

(noir. Lumière: un homme assis à une table.  
On frappe)

CHEF DU PERSONNEL: Entrez.

3 (entrent Stan et Ollie)

STAN: Bonjour, monsieur.

OLLIE: Bonjour, monsieur. Mon ami et moi-même nous venons pour l'annonce.

CHEF: (sans lever les yeux)  
Asseyez-vous.

OLLIE: Merci monsieur. Surtout ne vous pressez pas. Nous avons tout notre temps.

STAN: Nous sommes tout disposés à nous éterniser.

(le chef du personnel ouvre et referme sans cesse des dossiers; il est pâle et semble inquiet)

OLLIE: (affable)  
Pas de problèmes, monsieur?

(le chef du personnel lève la tête, les voit, et se replonge dans ses dossiers)

Nous non plus, nous n'en avons pas vraiment. Vaccinés nous sommes, et nous avons un certificat de bonne conduite.

(à Stan, bas)  
Les auréoles!

STAN: (bas)  
Qu'est-ce que tu dis?

OLLIE: (bas)  
Va chercher les auréoles.

STAN: (bas)  
Mais pourquoi?

OLLIE: (bas)  
Ne sois pas stupide! Pour montrer à cet homme que nous sommes en odeur de sainteté.

STAN: (bas)  
Je ne me rappelle plus où je les ai jetées.

CHEF: (bas, à Stan)  
Des choses pareilles, ça ne se jette pas.

STAN: (bas, au chef)  
Je ne pouvais pas savoir qu'il faudrait vous les montrer.

OLLIE: (bas, au chef)  
Il ne savait pas, monsieur le chef du personnel. Il est un peu étourdi, mais c'est un travailleur infatigable.

(bas, à Stan)  
Fais-toi une tête de travailleur infatigable

STAN: (bas)  
Comme ça?

OLLIE: Oui, enfin.

CHEF: Vous voulez du travail?  
STAN: Oui, il veut du travail.  
CHEF: (un temps, les observant)  
Vous n'ignorez pas que nous sommes en période de  
crise.  
STAN: Crisis? What crisis?  
OLLIE: La crise, quoi!  
CHEF: Nous avons du mal à boucler les fins de mois.  
OLLIE: Je comprends.  
STAN: Explique-moi.  
OLLIE: Rien du tout! Je vous en prie, monsieur le chef  
du personnel, continuez. C'est très intéressant.  
STAN: (à Ollie)  
Si tu ne comprends rien du tout, je ne vois pas  
pourquoi tu dis que tu comprends.  
CHEF: C'est peu de dire que l'emploi stagne. Il  
continue à régresser. Pour éviter un dé-  
pôt de bilan, nous avons dû mettre à pied une  
grande partie du personnel.  
STAN: (à Ollie)  
Franchement, je ne te comprends pas.  
OLLIE: Je vous écoute.  
CHEF: Bien sûr, en premier lieu, nous avons dû nous  
séparer des éléments malsains...  
OLLIE: Pour ça, nous sommes bien saints, monsieur le  
Chef du personnel.  
STAN: (à Ollie)  
Si je comprends bien, tu n'as rien compris du  
tout.  
OLLIE: (à Stan, violemment)  
La ferme! Tu vois bien que je discute!  
CHEF: !.. principalement quelques fortes têtes du syn-  
dicat qui, par leurs arrêts de travail incessants,  
mettaient en péril la bonne marche de notre en-  
treprise.  
OLLIE: Oh!  
STAN: Je vois. Ils défrayaient la chronique.  
OLLIE: (blasé, au chef du personnel)  
Il veut dire qu'ils débrayaient chroniquement.  
STAN: Vous fabriquez des chronomètres?  
CHEF: Comme vous le savez, vous êtes ici à "l'Aube",  
quotidien spécialisé dans la chronique critique  
de l'actualité.  
STAN: C'est très drôle.  
OLLIE: (sévère)  
Qu'est-ce qui est très drôle?  
STAN: Cette histoire de chronique critique.

CHEF: Je ne vois pas ce qui prête à rire dans mes paroles, jeune homme.

STAN: (sérieux)  
C'est parce que vous parliez de chronomètres.

CHEF: (décontenancé)  
Je n'ai jamais parlé de chronomètres.

STAN: (suivant son idée)  
Parce que le chronomètre sert à mesurer, chronologiquement, le temps à décompter par vos chroniqueurs en débrayages chroniques.  
(à Ollie)  
Me suis-je bien fait comprendre?

OLLIE: (au chef du personnel, vivement)  
Il veut dire que tout se tient, monsieur le Chef du personnel.

CHEF: (susponeux)  
Vous n'essayeriez pas de m'embobiner, tous les deux?

OLLIE: Oh, certes non, monsieur le Chef du personnel.

STAN: Non, chef.

CHEF: Bon. Où en étais-je resté?  
(se souvenant)  
Ah oui. Voilà. Nous estimons que, libérée désormais de ces éléments perturbateurs, notre entreprise a les mains libres pour repartir d'un bon pied face à notre principal concurrent, "Le Coiffeur"...

OLLIE: (à la coule)  
Un organe capillaire, je présume...

STAN: Qu'a plus l'air de quoi?

CHEF: ... dont la devise est: "Je coiffe l'actualité mieux que mes concurrents". Ce qui, vous en conviendrez, frise le ridicule.

OLLIE: Très intéressant.

STAN: Et nous, dans tout ça?

CHEF: Vous? Ah oui. Eh bien, vous, je vous propose la place laissée libre par deux militants syndicaux.

STAN: Ollie aime beaucoup les uniformes.

OLLIE: (l'ignorant)  
C'est bien aimable à eux. Mais de quoi s'agit-il exactement?

CHEF: Il s'agit de coursier exactement.

STAN: (à la coule)  
Facteur, en somme.

OLLIE: Ça nous convient parfaitement, monsieur. Si c'est les courses qu'il faut faire, nous sommes l'homme de la situation. Nous avons des ailes.

STAN: Avions.

CHEF: Non. A vélo...

OLLIE: Autant vous dire que nous sommes déjà auréolés

d'une fameuse réputation.

STAN: Etions.

CHEF: ... et à pied.

OLLIE: S'il le faut, nous porterons les dépêches à l'autre bout du monde. Avec le plus grand soin.

STAN: D'ailleurs il y en a que nous portons déjà depuis plusieurs années avec nous.

CHEF: Je ne vous en demande pas tant. Portez-les au "Coiffeur", c'est l'étage au-dessus.

OLLIE: (complice)  
Mais je croyais que c'était votre principal concurrent.

CHEF: C'était. Ce n'est plus depuis longtemps.

STAN ET OLLIE: Ah!

CHEF: Nous pratiquons l'échange systématique d'informations.

OLLIE: C'est très pratique.

STAN: Oui, pourquoi pas?

CHEF: (clin d'oeil)  
Nous sommes coiffés par le même patron.

OLLIE: Evidemment.

STAN: Ca va de soi.

CHEF: On boucle à la même heure.

OLLIE: D'accord.

STAN: Pourquoi s'en faire?

CHEF: Evidemment, nous sommes sur le fil du rasoir, mais le patron s'en brosse.

OLLIE: Bien sûr.

STAN: On le comprend, lui.

CHEF: C'est pas le genre à couper les cheveux en quatre, quand il s'agit d'économies. Alors?

OLLIE: Astucieux.

STAN: Logique.

CHEF: Bien. Euh... Alors vous êtes engagés pour un emploi de la catégorie F4SdB5x5.

OLLIE: Je vous remercie beaucoup de votre amabilité, en notre nom à tous deux. Et nous pouvons vous assurer que nous vous donnerons entière satisfaction. Quand commençons-nous?

CHEF: (rangeant ses papiers)  
Tout de suite. Vous attendez là et on va venir vous expliquer en quoi ça consiste. Vous, le gros, vous porterez les paquets d'invendus. Vous, les dépêches proprement dites.  
(il sort en claquant la porte)

STAN: Toi, Ollie, tu porteras les invendus,.

OLLIE: Pourquoi moi?  
STAN: Il a dit "le gros".  
OLLIE: Et alors?  
STAN: Eh bien, le gros, c'est toi.  
OLLIE: Comment peux-tu dire une chose pareille?  
STAN: Regarde-toi dans une glace.  
OLLIE: Branchement, je ne me trouve pas gros.  
STAN: Toi, non, mais les autres, si.  
OLLIE: Pourquoi dis-tu ça? Il n'y a que toi et moi ici.  
STAN: Eh bien, moi.

---

OLLIE: Toi, tu me trouves gros?  
STAN: (gêné)  
Eh bien... Euh...  
OLLIE: (pathétique)  
Toi, tu me traites de "gros"?  
STAN: (gêné)  
Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.  
OLLIE: (grondeur)  
Alors pourquoi l'as-tu dit?  
STAN: (gêné)  
Ce n'est pas moi, Ollie, c'est lui.  
OLLIE: Qui ça, lui?  
STAN: (pleurnichant)  
C'est le chef du personnel. C'est lui qui l'a dit le premier.  
OLLIE: Le chef du personnel est un imbécile.  
DELEGUE SYNDICAL: (entrant; il a entendu la fin)  
Tu l'as dit, camarade.  
OLLIE: Pardon, monsieur?  
STAN: Oui, pardon.  
DELEGUE: C'est un imbécile et un gredin.  
OLLIE: Je n'irais pas jusque là, monsieur...?  
STAN: Excusez-le, monsieur...  
DELEGUE: Ségai, délégué syndical.  
OLLIE: Oh! Et vous êtes encore ici.  
STAN: Oui, c'est curieux.  
DELEGUE: Comment ça, c'est "curieux"?  
OLLIE: Pourriez-vous m'expliquer la raison de votre présence en ce lieu?  
DELEGUE: Non mais dites donc.  
STAN: Oui, dites-le vous-même.  
OLLIE: On ne vous fera pas de mal. N'est-ce pas, Stan?  
STAN: Oui, n'ayez pas peur.  
DELEGUE: Une minute. Moi, si je suis ici, c'est parce que je travaille ici.

OLLIE: (l'air entendu)  
Comme délégué syndical.

STAN: (même jeu)  
Oui, comme délégué syndical.

OLLIE: Héhé.

STAN: Hé.

DELEGUE: Qu'est-ce qui vous prend de faire "Héhéhé"?

STAN: Pardon, monsieur, moi j'ai fait "Hé".

OLLIE: Et moi "Héhé".

DELEGUE: Et alors?

OLLIE: Oh rien. C'est parce que vous dites que vous êtes délégué syndical.  
(à Stan, complice)  
Hein?

DELEGUE: Oui, j'assure la défense des travailleurs.

OLLIE: (même jeu)  
C'est cela.

STAN: C'est indubitable.

DELEGUE: Quoi, "c'est cela"?

OLLIE: (complice)  
En somme, vous leur défendez de travailler.

STAN: Vous détraquez leurs chronomètres, et ils ont des coliques néphrétiques tout plein les chromosomes, ce qui fait qu'ils défraient la chronique et font chuter le chournal.

DELEGUE: Qu'èche-que ch'est qu'chette hichtoire?

STAN: That's all, folks.

OLLIE: C'est tout, les gars.

DELEGUE: (s'échauffant)  
Oh là. Minute papillon. Vous sortez d'où, vous deux?

STAN: Nous venons de là-haut.

DELEGUE: Ca ne m'étonne pas! Alors on fricote avec le patronat, et après on va prendre la place des copains licenciés!

OLLIE: Expliquez-vous, monsieur.

DELEGUE: (hors de lui)  
Et d'abord, vous avez votre carte? Parce que, si vous avez pas la carte, c'est pas la peine de vous attarder ici. J'l'aiderai, moi, l'autre con, à vous virer! Non mais des fois. Qui c'est qui fait la loi ici?

OLLIE: (abasourdi)  
Notre carte? Quelle carte?

STAN: (sur soi)  
Si nous avons notre carte, nous saurions au moins où nous sommes.  
(au délégué)  
Si vous voulez dire nos papiers, nous avons déjà déclaré à monsieur la force de l'ordre que nous ne les avons pas sur nous en ce moment, et alors

Ollie a parlé de la Bible et des couvertures qu'il faut lui mettre dessus pour ne pas qu'elle attrapp la poussière.  
(à Ollie)  
Tu te rappelles, Ollie?

DELEGUE: Et calotins, par-dessus le marché! Alors, cette carte?

OLLIE: (fier)  
Nous n'avons pas votre carte, monsieur.

DELEGUE: Bon, tenez, la voila.  
(il leur tend sa carte)

OLLIE: (lisant)  
"Jacques Ségai, membre de la Confédération des Travailleurs Généraux, numéro 007."  
(à Stan)  
Tiens, lis.

STAN: (lit en silence, puis)  
Très instructif.

OLLIE: Oui. Très intéressant.

DELEGUE: (reprenant sa carte)  
Alors, vous ne l'avez pas?

OLLIE: Malheureusement non.  
(vivement, à Stan)  
Nous en avons d'autres. Montre-les, Stan.

STAN: (cherchant dans sa poche, en retire des bouts de carton fripés, lit)  
"Carte de membre bienfaiteur des oeuvres sociales d'Hollywood";  
"Abonnement demi-portion à la cantine de Warner Bros.";  
"Carte d'accréditation temporelle auprès du Saint-Siège."

DELEGUE: (se grattant le menton)  
Dommage, dommage.

STAN: Qu'est-ce qu'il a, votre menton?

DELEGUE: Comment?

STAN: Oui, vous vous grattez le menton et vous dites "dommage, dommage", alors je croyais que...

DELEGUE: Moi, j'ai dit "dommage, dommage"? Comme c'est consternant... Pourquoi ai-je dit "dommage, dommage"...?

STAN: Je vous assure, mon cher monsieur, que vous avez dit "dommage, dommage"...

DELEGUE: Moi j'ai dit "dommage"? Comme c'est dommage.  
(un temps)  
C'est que je vous vois mal barrés. Le syndicat n'aime pas les jaunes.

OLLIE: (en colère, à Stan)  
Retiens-moi, Stan, je vois rouge!

DELEGUE: Il va falloir vous mettre au vert...

STAN: Quand il voit rouge, ça fait des bleus!

OLLIE: (scandalisé, au délégué)  
Et notre travail, qu'est-ce que vous en faites?

STAN: Oui.

DELEGUE: Vous comptiez faire quoi, au juste?

OLLIE: Eh bien, je dois porter des dépêches et mon camarade des paquets.

STAN: Ollie...

DELEGUE: (sursautant)  
"Camarade"! Ah ça...  
(réfléchissant, puis, bas)  
Dites donc, vous ne seriez pas des clandestins?

OLLIE: (sa bonne humeur revenue)  
Ça, vous pouvez le dire!

STAN: Ollie, c'est le contraire.

DELEGUE: (ravi)  
Des clandestins! Je l'aurais parié. Comme quoi faut pas se fier à l'appareil...  
(se reprenant)  
... à l'apparence!

STAN: Dis, Ollie...

DELEGUE: Et on vous donnerait le Bon Dieu sans confession!

OLLIE: (digne)  
C'est fait.

STAN: (à Ollie)  
C'est moi qui dois porter les dépêches, Ollie, et toi les paquets. C'est comme ça que ça a été convenu.

DELEGUE: (bas, à Ollie)  
Dites, je suis le seul à le savoir?

OLLIE: (ne parlant pas de la même chose, solennel)  
Oui. C'est un secret.

DELEGUE: Ben alors, si vous êtes clandestins, je comprends que vous m'ayez mis à l'épreuve avec vos airs faussement bête. A votre place, j'en aurais fait tout autant.  
(tapant sur l'épaule à Ollie)  
Sans rancune.

OLLIE: (même jeu)  
Sans rancune.

DELEGUE: Oufff!...  
(bas)  
Et... vous venez de quelle cellule?

OLLIE: (même malentendu)  
Nous ne venons pas d'une cellule, mais directement du Saint des Saints.

DELEGUE: (époustouflé)  
Vous voulez dire que...?

STAN: (faisant 'chut' du doigt)  
Oui.

OLLIE: Motus et bouche cousue.

DELEGUE: (impressionné)  
Vous l'avez vu... lui?

STAN: Comme je vous vois.

OLLIE: En chair et en os.

DELEGUE: (les prenant à part)  
Et... il est comment?

OLLIE: Tout-puissant.

STAN: Vengeur.

OLLIE: Et...

DELEGUE: (lui coupant la parole)  
Autoritaire?

---

OLLIE: Pour ça, oui.

---

STAN: Il nous a interdit de faire de la musique chez Lui dans les hautes sphères.

DELEGUE: Non?

STAN: Oui.

OLLIE: Comme il vous le dit.

DELEGUE: Remarquez... je m'en doutais. Quand on le voit à la télévision...

OLLIE: On Le voit à la télévision?

STAN: On n'arrête pas le progrès.

DELEGUE: ... on voit bien qu'il est pas commode.

OLLIE: Si vous Le voyiez en vrai!

STAN: Oh là là!

DELEGUE: (tout bas)  
Vous croyez que vous pourriez lui faire une commission de ma part?

OLLIE: Bien sûr!  
(à Stan)  
Hein, Stan?

STAN: Avec plaisir. Nous sommes à tu et à toi avec Lui.

DELEGUE: (très bas, vite)  
Alors voilà, vous lui dites simplement que nous, à la base, on a des problèmes très terre-à-terre, qu'on nous pose plein de questions auxquelles on n'a pas de réponses, et qu'il faudrait qu'il se manifeste le plus vite possible.

OLLIE: (solennel)  
Priez et croyez.

STAN: Ad vitam aeternam.

DELEGUE: (dubitatif)  
Vous croyez?

OLLIE: Evidemment.

STAN: Si vous étiez à notre place.

DELEGUE: (embarrassé)  
Bien sûr. Je comprends. Mais pour la commission..

OLLIE: Soyez sans crainte.

STAN: Evidemment, s'Il est dans les nuages, comme ça arrive souvent, on va Le déranger, et Il va faire la gueule.

DELEGUE: (inquiet)  
Ah?

STAN: Il va faire des roulements d'yeux terribles, il va lisser sa longue barbe blanche et...

DELEGUE: (abasourdi)  
Il porte la barbe? Depuis quand?

OLLIE: (sévère)  
Depuis toujours, voyons.

DELEGUE: Mais hier encore, à la télé...

OLLIE: (cinglant)  
Impossible, mon cher! Ce n'est pas une barbe postiche.

DELEGUE: (suspicieux)  
Attendez. On ne parle peut-être pas du même.

OLLIE: Il est inimitable.

STAN: Il est unique.

DELEGUE: Oui, oui, mais enfin... Georges?

STAN ET OLLIE: (se regardant)  
Georges?!  
(ils éclatent de rire)

STAN: (les larmes aux yeux)  
Georges.

OLLIE: (riant à gorge déployée)  
Jésusmariejoseph!

DELEGUE: Mais alors... De qui parlez-vous?

STAN: (indiquant le ciel)  
De...

OLLIE: (l'interrompant)  
Chut!  
(ils éclatent de rire)

DELEGUE: (hors de lui)  
Ah! Je vous ai démasqués! Provocateurs! Clandestins à la gomme! Camarades! A moi! Provocateurs!

OLLIE: Oh!

STAN: Oh!  
(ils fuient. Noir.)

(dans le noir, mesures d'introduction à la  
chanson suivante. Lumière. Sur le fond musical

STAN: Mon Dieu, Ollie, quelle histoire!

OLLIE: Le directeur était gentil. Mais il y avait une  
ambiance...

STAN: ... conflictuelle.

OLLIE: C'est ça.

STAN: De toutes façons, j'aimerais mieux être pape.

OLLIE: Moi aussi.

(chanson, à deux voix)

Etre pape, y'a que ça de vrai,  
Séparer le bon grain d'l'ivraie  
Et en faire des galettes bretonnes  
Qu'on vend l'prix fort aux autochtones.

(parlant sur la musique)  
Et si on nous faisait des difficultés aussi à  
Rome?

STAN: Alors on se mettra au chômage.  
, (ils chantent)

Les autres boulots, les métiers,  
On n'y prend pas vraiment son pied.  
C'est comme les métiers à tisser,  
On s'y fait toujours ratisser.

Si tu veux travailler demain,  
Faut prendre ta tête entre tes mains  
Faut décrypter les p'tites annonces,  
Mais ça fatigue, on y renonce.

Le travail ça vaut pas un clou  
Vaut mieux prendre tes jambes à ton cou  
Dès qu'il se pointe car l'plus souvent,  
Tu en ressors les pieds devant.

D'abord, pour décrocher l'emploi  
Faut avoir la tête de l'emploi  
Faut correspondre au bon profil  
Et ne pas être en queue de file.

Y'a pas beaucoup d'boulots valables  
Où mettre les pieds sous la table  
Où on puisse se tourner les pouces  
Et piquer un p'tit somme en douce.

Si vous en savez, dites-les nous,  
Hibou, chou, caillou, genou,  
Car, mis à part pape ou pacha,  
On donne notre langue au chat.

(Ils tirent la langue tous les deux. Musique,  
comme si la strophe suivante allait commencer,  
mais Stan dit:)

STAN: Tu sais, Ollie, j'ai une faim de tous les diables!

OLLIE: Nous pouvons aller dans ce petit restaurant. Nous verrons bien, d'après la carte, si nous sommes en France, comme tu le prétends. Essaie de te faire la tête de quelqu'un qui règle son addition. Où que nous soyons, je doute que l'on apprécie la grivèlerie.

STAN: (gourmet)  
La grivèlerie est un plat qui se mange froid.

OLLIE: Fais voir. Cette tête.

STAN: Comme ça, ça va?

OLLIE: Là, tu fais une tête de demi-sel. Mets-toi de trois quarts.

STAN: (obéissant)  
Comme ça?

OLLIE: C'est déjà beaucoup mieux. De quatre quarts, ça n'est vraiment pas du gâteau!  
(ils sortent, noir. Lumière. Ils entrent dans le restaurant. Un bar avec deux tabourets, une table, un client assis. Deux chaises libres.)

STAN: C'est très pittoresque. Et ce monde.

OLLIE: Oui. Ça me rappelle ce joli petit restaurant où nous allions à Hollywood, le... euh...

STAN: "Whimpy-drive-in-self".

OLLIE: Comme tu dis.

STAN: (de la nostalgie dans la voix)  
"Chez nous le client est roi  
mais s'il ne se conduit pas à l'oeil et au doigt  
il aura affaire à la loi."

OLLIE: Eh oui. C'était le bon temps. Regarde. Il y a juste deux places libres.  
(à la serveuse, derrière le bar)  
Bonjour ma jolie. Voulez-vous s'il vous plaît nous apporter le menu à la table où est ce monsieur.

SERVEUSE: Je ne suis pas votre jolie. Vous voyez bien que c'est occupé.

OLLIE: (aimable)  
Ça ne nous dérange pas.

SERVEUSE: Vous attendrez que monsieur ait fini.

STAN: (regardant)  
Il a fini.

LE MONSIEUR: (lisant son journal)  
Je suis à la première page. Il y en a trente-huit.

SERVEUSE: Vous voyez bien? Si vous êtes pressés, vous n'avez qu'à vous mettre au comptoir.

OLLIE: D'accord, ma mignonne. Mon ami et moi nous arrivons de loin et nous sommes impatients de connaître les spécialités culinaires de votre beau pays.

SERVEUSE: Je ne suis pas votre mignonne.

STAN: Elle n'est pas ta mignonne.  
SERVEUSE: Z'avez qu'à vous mettre ici.  
STAN: C'est parfait.  
OLLIE: Ça ira très bien. Pouvons-nous avoir la carte s'il vous plaît?  
SERVEUSE: (essuyant les verres)  
C'est affiché. Z'avez qu'à lire.  
OLLIE: (levant les yeux, lisant à voix haute)  
"Francfort frites,  
"sandwich jambon..."  
SERVEUSE: (haut)  
Une francfort, un jambon!  
OLLIE: Euh... Avec du beurre, s'il vous plaît.  
SERVEUSE: Le beurre, c'est en supplément.  
OLLIE: (dépité)  
Alors, sans beurre.  
(la serveuse disparaît)  
STAN: (un temps)  
Regarde, Ollie, des oeufs. De poule.  
OLLIE: En France, ils mangent des oeufs de grenouille.  
STAN: Tu crois qu'on peut se servir?  
OLLIE: (homme du monde)  
Bien sûr. C'est un petit amuse-gueule, que cette charmante personne a mis à notre disposition en attendant que nos repas soient prêts.  
STAN: (affamé)  
Oh! C'est un cadeau.  
OLLIE: En quelque sorte. Je vais te montrer comment ça se mange.  
(il casse une coquille et met du sel sur l'oeuf, qu'il avale par petites bouchées en mimant la délectation.)  
C'est très bon. Tu devrais essayer.  
STAN: Est-ce que tu sais faire voler un oeuf?  
OLLIE: Un oeuf, ça ne vole pas. Ça n'a pas d'ailes.  
STAN: Moi, je sais faire voler un oeuf.  
OLLIE: Ça ne tient pas debout.  
STAN: Non, justement. Ça vole.  
OLLIE: Sans ailes?  
STAN: Sans ailes. Regarde.  
(il prend un oeuf dans sa main gauche, la ramène contre sa poitrine, coude au corps, décoquille l'oeuf, verse du sel dessus, et d'un mouvement des doigts, hop!, envoie l'oeuf contre son coude)  
Tu vois. A toi.  
OLLIE: C'est très facile. Je prend l'oeuf, je le décoquille, ... et hop!  
(il envoie l'oeuf à côté).  
STAN: Tiens. Essaie avec celui-là.  
(nouvelle tentative d'Ollie, nouvel échec)

OLLIE: (rageant)  
Ah.

STAN: Je te remontre.  
(il lui refait voir.)  
A toi maintenant.  
(troisième tentative, troisième échec)  
Tiens  
(il lui tend un oeuf, posé à part)

OLLIE: Grrr!  
(cette fois, l'oeuf frais s'écrase contre son veston)

STAN: (mangeant)  
Oh! Celui-là, ça devait être un oeuf de grenouille. Il était tout humide.

OLLIE: C'est un jeu idiot.

STAN: (mangeant les oeufs qui restent)  
Ça demande quand même un certain doigté.  
(tendant un oeuf à Ollie)  
Tiens, mange.

OLLIE: (boudeur)  
Je n'ai plus faim.

STAN: Comme tu voudras.  
(il dévore l'oeuf, puis s'attaque aux croissants)  
(la serveuse apporte les plats. Elle s'aperçoit de la disparition des oeufs et des croissants et gribouille des chiffres sur le bon de caisse.)

SERVEUSE: Eh ben, mon colon!

STAN: Je ne suis pas votre colon!

OLLIE: Ça a l'air très appétissant,

STAN: Je n'ai plus faim. Tiens, prend mes saucisses.

OLLIE: Si cela peut t'arranger.  
(il se jette sur la bouffe)

SERVEUSE: Ça fait quarante-deux francs.

OLLIE: (mangeant)  
Tout de suite, mon chou.

SERVEUSE: Je ne suis pas votre chou. Et j'encaisse tout de suite. Mon service se termine.

STAN: Elle n'est pas ton chou.

OLLIE: (mangeant)  
Il faut que nous allions changer de l'argent à la banque.  
(à Stan)  
Vas-y, Stan. Dès que j'en ai fini avec mon boudin...

SERVEUSE: Je ne suis pas votre boudin.

OLLIE: ... je te rejoins pour vérifier les comptes et nous revenons payer.

SERVEUSE: Tut-tut. Vous, vous attendez ici.

OLLIE: Comme vous voudrez, ma belle enfant.

STAN: Elle n'est pas ta belle enfant.

SERVEUSE: Je ne suis pas votre belle enfant. S'il fallait que tous les clients soient comme vous...  
(elle disparaît).

STAN: Mais, Ollie, je n'ai pas de...

OLLIE: Chut! Fais comme si tu allais à la banque. Ca me laisse un peu de répit pour réfléchir à la manière de nous en sortir..

STAN: Bon.  
(il sort)  
(Ollie mange)  
(le client sort à son tour)

OLLIE: Oh. C'est libre. Allons nous asseoir. Je réfléchis mieux quand je suis assis.  
(il emporte ses couverts et va s'asseoir à la table)

SERVEUSE: (rappliquant à toutes pompes)  
Hé là, dites!

OLLIE: C'est vraiment un cadre paradisiaque ici.

SERVEUSE: Oui, ben le paradis ça se paye. Alors vous dégagez immédiatement.

OLLIE: Je vous remercie. Mais cette place me convient parfaitement.

SERVEUSE: Vous ne savez pas lire? Majoration de quinze pour cent dans la salle. Sans compter le service. Et c'est pas les mêmes plats. Alors, si vous voulez recommander ici, faites-le. Mais sinon...  
(elle indique le zinc)

OLLIE: (retournant au zinc)  
Ça va, ça va. Pourquoi en faire tout un plat? Tout doux, tout doux, ma douce.

SERVEUSE: Je ne suis pas toudoutoudou votre douce. Non mais! Où irions-nous si tout le monde changeait tout le temps de place comme ça?  
(elle disparaît. Rentre Stan)

OLLIE: Alors?

STAN: Alors?

OLLIE: Quoi, alors?

STAN: Et alors?

OLLIE: Tu as de l'argent?

STAN: Tu as des idées?

OLLIE: Je n'ai pas eu le temps.

STAN: Moi j'ai manqué avoir de l'argent.

OLLIE: Et alors?

STAN: Quoi, alors?

STAN: Alors, qu'est-ce qui s'est passé?

STAN: (bas, vivement)  
Il me restait un peu de monnaie-de-pape. Tu sais, celle qui pousse dans les nuages. Ils n'ont pas voulu me la changer. Il paraît que ça n'a pas cours ici. Ils m'ont dit d'essayer à la banque Lambroso au Vatican, si je suis pape un jour.

OLLIE: Qu'allons-nous faire?

STAN: Je n'en sais rien.

OLLIE: (pris d'une idée subite, bas, rapidement)  
Stan, tu files au téléphone, là-bas, dans le coin, et tu fais comme si tu étais en plein dans une conversation de la plus haute importance, au bout d'un moment tu m'appelles, comme ça la serveuse croira qu'il faut absolument que moi aussi je participe à cette conversation, et dès qu'elle a le dos tourné, on se tire par la sortie de secours.

STAN: (il n'a rien compris)  
Hein?

OLLIE: (encore plus vite et incompréhensible, il a la bouche pleine)  
Stan, tu files au téléphone, là-bas, dans le coin, et tu fais comme si tu étais en plein dans une conversation de la plus haute importance, au bout d'un moment tu m'appelles, comme ça la serveuse croira qu'il faut absolument que moi aussi je participe à cette conversation, et dès qu'elle a le dos tourné, on se tire par la sortie de secours.

STAN: (il a compris)  
Ah.  
(se levant)  
A tout de suite.

OLLIE: A tout de suite.  
(Stan va au téléphone, décroche, on entend la sonnerie)

SERVEUSE: (revenant)  
Bon, vous me réglez l'addition maintenant, mon cher monsieur?

OLLIE: Je ne suis pas votre cher monsieur.

STAN: Ollie!

OLLIE: Oui?

STAN: Qui dois-je appeler?

SERVEUSE: Ou bien faut-il que j'aille chercher le patron?

OLLIE: (à la serveuse)  
Trop aimable.  
(à Stan)  
Mais voyons, tu sais bien, cette conversation de la plus haute importance.  
(à la serveuse)  
Ce n'est vraiment pas nécessaire.  
(il fouille dans ses poches.)

STAN: Pourquoi faut-il qu'il fasse tout le temps comme si j'étais un imbécile?

SERVEUSE: Alors, on dirait que nous n'avons pas d'argent sur nous.

OLLIE: Vous non plus.

STAN: Allo...

(méfiante, la serveuse le rejoint)  
Qui est à l'appareil? Vous ne pouvez pas arrêter cette sonnerie?!...

TAPON: (voix au téléphone)  
Allo?

STAN: Allo?

TAPON: Qui est à l'appareil?

STAN: Stan Laurel. A qui ai-je l'honneur?

TAPON: Tapon. Maurice Tapon.

STAN: Enchanté. En quoi puis-je vous être utile?

TAPON: Vous êtes bon, vous. C'est vous qui m'appellez.

STAN: Moi?

TAPON: Oui, vous.

STAN: Pas du tout, voyons. Je n'en ai pas les moyens.

TAPON: Ecoutez, je suis au théâtre avec ma femme, on vient me chercher et on me dit que vous m'attendez au bout du fil.

STAN: Qu'est-ce que c'est, comme pièce?

TAPON: Une histoire de fous. Deux fous dans un restaurant, sans argent.

STAN: Et après?

TAPON: Comment voulez-vous que je le sache?

SERVEUSE: Maintenant ça suffit. Patron!

OLLIE: (suppliant)  
Stan!

TAPON: (apparaissant à la porte de la salle, <sup>du théâtre</sup> haut)  
Jeanine. Qu'est-ce qui se passe?

JEANINE: (dans la salle)  
A présent le deuxième fou téléphone à un troisième.

TAPON: (au téléphone)  
A présent le deuxième fou téléphone à un troisième.

STAN: Ah oui! Je devais dire à Ollie qu'il vienne au téléphone.  
(appelant)  
Ollie!

OLLIE: Oui-i, Stan?

STAN: Té-lé-phone! Monsieur Tampon.

TAPON: Tapon.

STAN: Ta-pon.

OLLIE: (à la serveuse)  
Vous m'excuserez. J'en ai pour une minute.

SERVEUSE: Je vous en prie.

OLLIE: (à Stan)  
Ah, monsieur Tapon. Très bien. Bien joué. Bon, maintenant, on se barre par la sortie de secours, par là...

STAN: Mais, et monsieur Tampon...

OLLIE: Quel monsieur Tampon?

STAN: Là. Dans le téléphone.

TAPON: Tapon. Tapon. Allooo.

OLLIE: (prenant l'appareil)  
Ici Oliver Morvell Hardy. En quoi puis-je vous être utile?

TAPON: Comment ça, m'être utile? Je suis tranquillement assis au théâtre avec ma femme et...

OLLIE: Pourquoi ne restez-vous pas debout?

TAPON: Je suis paralysé. Et ne criez pas <sup>me rendez sourd.</sup> comme ça, vous.

OLLIE: Monsieur Tampon...

TAPON: Tapon.

SERVEUSE: Patron!

OLLIE: ... il ne peut s'agir que d'un regrettable malentendu. Moi et mon ami, monsieur Tapon...

STAN: Laurel.

OLLIE: ... nous sommes en train de déguster la bonne cuisine française et maintenant vous me dites que vous êtes muet. Vous êtes fou.

TAPON: Comment? Je suis fou, moi? Ah! comme ça je suis fou? J'entends bien que vous n'avez pas d'argent, allez! Je ne suis pas aveugle. Mademoiselle! Allooo!

OLLIE: (tendant l'écouteur à la serveuse)  
Il veut vous parler.

SERVEUSE: Oui?

TAPON: Ils n'ont pas de quoi payer.

SERVEUSE: Hé! Vous là-bas.  
(Stan et Ollie se sauvent)

(Musique. Stan et Ollie arrivent en courant. Juste derrière eux, en survêtement, un patineur à roulettes. Stan et Ollie s'arrêtent, à bout de souffle. Le patineur disparaît.)

OLLIE: Aie aie aie. On a encore réussi à se tirer d'affaire.

STAN: Oui, mais cette fois la serveuse a bien failli m'attrapper, je sentais son souffle chaud dans mon cou.

OLLIE: On aurait cru un hippopotame.

STAN: Regarde, là.

STAN: Il va se casser la figure!  
OLLIE: Il prend des risques.  
STAN: Il est peut-être dans la même situation que nous.  
OLLIE: Certainement. Elle lui court après à lui aussi.  
STAN: Tu crois?  
(il regarde)  
Non.  
OLLIE: Alors, c'est lui qui lui court après, à elle.  
STAN: (regardant dans la direction opposée)  
Non plus.  
(le patineur a disparu.)  
OLLIE: Non mais regarde-moi ça.  
STAN: Il tourne en rond.  
OLLIE: Ça n'a pas de sens.  
STAN: Et ces petites roues.  
OLLIE: Sans doute un infirme.  
STAN: Quelle tristesse.  
OLLIE: C'est terrible.  
(ils compatissent.)  
STAN: Qu'est-ce qu'il a?  
OLLIE: Tu n'as qu'à lui demander. Le voilà qui revient.  
(arrive le patineur)  
STAN: Monsieur, excusez-moi, s'il vous plaît, pourrais-je...  
(le patineur lui passe sous le nez et disparaît)  
Sourd-muet.  
OLLIE: Comme ça, ça ne marchera jamais.  
STAN: Un étranger.  
OLLIE: Il faut t'y prendre autrement.  
STAN: Un étranger sourd-muet.  
OLLIE: Il faut lui montrer que tu n'es pas homme à te laisser passer comme ça sous le nez.  
STAN: (enthousiaste)  
Oui, ça c'est une idée, on va lui montrer ça tous les deux, toi et moi, tu lui balances une jambe dans les roulettes, tu te jettes sur lui, tu le plaques à terre, et s'il fait mine de bouger, tu lui ligotes les mains et les pieds et tu le baillottes, là-dessus moi j'entre en scène, et je lui bourre le bide de coups de poings jusqu'à ce qu'il ait avoué.  
OLLIE: Tu n'y es pas du tout, il n'y a qu'à lui dire ce qu'on nous dit tout le temps.  
STAN: Quoi donc, Ollie?

OLLIE: (hurlant)  
Hé! Vous, là! Attendez!

STAN: (effrayé)  
Depuis quand me dites-vous vous?

OLLIE: Non, c'est à toi de dire ça quand il va revenir.

STAN: Ah.  
(arrive le patineur)

STAN: Vous, hé là, attendez là...

OLLIE: Non, pas comme ça. Laisse-moi faire.

STAN: (se bouchant les oreilles)  
Pitié, non!

---

OLLIE: (hurlant)  
Hé! Vous, là! Attendez!  
(le patineur, surpris, se casse la figure)  
Tu vois, ça n'est pas compliqué.

STAN: (retirant ses mains de ses oreilles)  
Tu disais quelque chose?

OLLIE: (au patineur, le relevant)  
Oliver Norvell Hardy. Monsieur...?

STAN: Stan Laurel, né le...

OLLIE: Non, pas toi. Lui.

PATINEUR: (s'époussetant)  
Vous n'avez rien entendu?

OLLIE: Pardon?

PATINEUR: Un grand cri sauvage.

STAN: Oui, justement, c'est Ollie qui...

OLLIE: (l'interrompant)  
Non, rien du tout.

PATINEUR: (étonné)  
Ah bon? Il faudra que je revoie mes fixations.

OLLIE: C'est ça. Revoyez vos fixations. Monsieur?

PATINEUR: Jérôme Tapon, né le...

STAN: Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés quelque part?

TAPON: Vous êtes aussi à la World Computer Illimited-  
France?

STAN: Où ça?

TAPON: A moins que nous ne nous soyons vus lors d'un des séminaires sur l'insémination sémantique des indiens séminoles de notre Club Libéralisme et Réalités...?

STAN: ?...

OLLIE: Qu'est-ce qui vous prend de faire du patin à roulettes à votre âge?

PATINEUR: Qui fait du patin à roulettes ici?

OLLIE: Vous.

PATINEUR: Moi? Vous plaisantez. Je fais du roller-skate.  
STAN: Ah bon.  
(silence)  
PATINEUR: Vous ne faites pas de roller-skate?  
OLLIE: Non.  
STAN: Par contre, nous faisons beaucoup de course à pied  
PATINEUR: Ah bon, vous n'êtes pas d'ici.  
STAN: Plus vraiment.  
OLLIE: Pas encore tout à fait.  
PATINEUR: Okay.  
(riant)  
C'est lumineux.  
(il n'y comprend rien)  
OLLIE: C'est très chic, ce que vous portez là.  
PATINEUR: Étudié pour! C'est sûr, avec ce que vous avez, vous, vous ne pourrez jamais faire de roller-skate.  
STAN: Ah bon?  
PATINEUR: (allumant une cigarette)  
Ça va faire un mois que je fais du roller-skate, eh bien je suis devenu un autre homme. J'ai ma situation bien en main, mon ménage ne bat plus de l'aile. J'ai retrouvé un tempérament de fonceur, la vie moderne m'aspire à 100 à l'heure, je vais droit devant moi, sans regarder à droite ni à gauche. Et je trouve encore le temps de déposer mes roulettes et de m'aménager des plages de repos et de réflexion, au Club.  
OLLIE: Qu'est-ce que vous faites comme travail?  
PATINEUR: Je n'ai pas de travail fixe.  
STAN: Oh, c'est très agréable.  
PATINEUR: Je suis complètement disponible, et régulièrement, je remplace au pied levé des managers aux plus hauts postes de décision, il en tombe toujours deux ou trois pas jour, aussi je passe mes journées à aller d'un parking à l'autre sur mes roller-skate, je fais les coins sombres, les buissons, et quand j'en trouve un, je n'ai qu'à jeter un coup d'oeil sur le laissez-passer qu'il porte accroché autour du cou, ça se fait couramment maintenant, avec la photographie et l'adresse de l'employeur, et j'y file dare-dare. Grâce au roller-skate, je suis toujours le premier dans la place.  
STAN ET OLLIE: Ah.  
PATINEUR: Ce survêtement que j'ai là, je le tiens de mon prédécesseur chez Bibendum and Factotum Industrial Corporation - France, où j'étais encore ce matin. Je l'avais trouvé agonisant dans les buissons, là

derrière, et j'ai juste eu le temps de lui faire la promesse solennelle que je veillerais à la bonne marche de son département, avant de lui fermer les yeux.

- STAN: Pauvre homme.
- PATINEUR: Que vous dites! Il était au plus haut de l'échelle lorsqu'il est tombé.
- OLLIE: Pensez-vous que nous pourrions apprendre à faire comme vous?
- STAN: Cela fait des années que nous battons de l'aile.
- PATINEUR: Hum. Evidemment, finie la grande vie. L'alcool, les femmes... Il faudra songer également à perdre quelques calories...  
(à Ollie)  
... mais avec vous je ne me fais pas de souci pour ça.
- OLLIE: (mine réjouie)
- PATINEUR: Avec vous, ce sera une autre paire de manches.
- STAN: Oui, nous n'avons pas la même taille.
- PATINEUR: Attendez, je vais vous prêter des affaires à moi, il y en a assez pour trois. J'ai une paire de roller-skate de rechange, il va falloir vous la partager. Voila. Vous  
(à Ollie)  
vous prenez mon pantalon, et vous  
(à Stan)  
ma veste et mon bonnet. Moi je vais essayer vos tenues.  
(il se déshabille)
- OLLIE: (à Stan)  
Vas-y, déshabille-toi.
- STAN: Mais si quelqu'un nous regarde?
- OLLIE: Qui veux-tu qui nous regarde dans ce coin perdu?
- STAN: Ce monsieur Tapon.
- PATINEUR: Tapon. J'ai l'impression d'avoir déjà entendu votre voix quelque part. Vous êtes dans la restauration?
- OLLIE: Nous sommes d'anciens facteurs.
- STAN: Papes.  
(il a mis la veste de survêtement à la place du pantalon)  
Drôle de coupe pour un pantalon.
- PATINEUR: Tiens, pourtant il est fait sur mesure.
- STAN: Mais pour un autre.  
(Ollie porte maintenant le pantalon du patineur, le patineur le pantalon d'Ollie et le chapeau de Stan)
- PATINEUR: N'oubliez pas les chaussures.  
(Ollie a une chaussure de ville au pied gauche, et un roller au pied droit, Stan l'inverse)
- OLLIE: Tu dois mettre le bonnet.  
(il lui enfonce le bonnet sur les yeux)  
Monsieur Tapon en a un aussi, tu vois bien?

STAN: Non.

OLLIE: (au patineur)  
Allez, c'est parti. Je déborde d'énergie.

PATINEUR: A présent, vous faites des angles avec vos bras, comme ça, et vous levez les genoux, voilà, comme ça, oui, et n'oubliez pas, toujours, de chasser le patin derrière vous, comme ça.

STAN: (aveugle)  
Hein?

OLLIE: Comme ça?

PATINEUR: Voilà. Très bien. Attention à l'équilibre. Bon, on peut y aller. Pas trop vite, pour le début.

STAN: Hein?

(le patineur et Ollie patinent, Ollie tombe une ou deux fois, mais il repart de plus belle, finalement, il ne roule presque pas, mais sautille sur sa jambe gauche.)

PATINEUR: Et un, et deux, et trois, et quatre. Comme le patinage sur glace, c'est le même principe. Parfait, vous êtes déjà à la cheville d'un Léon Zitroïne. Ça va?

STAN: Un quoi?

OLLIE: (à Stan)  
Comment trouves-tu mon style?

STAN: Ton quoi?

(Ollie et le patineur disparaissent)

Hé? Ollie?  
(prêtant l'oreille)  
Ollie?? On ne joue plus?  
(arrachant son bonnet, paniqué)  
Tu ne peux pas me faire ça, je ne sais même pas où je suis...

(Ollie et le patineur reviennent)  
Ah vous voilà. J'ai failli avoir peur. Mais qu'est-ce que vous faites?

OLLIE: Et un, et deux, et trois, et quatre.  
(ils disparaissent dans les coulisses)

STAN: (bruit de moteur, coup de freins, choc sourd)  
Qu'est-ce qui se passe? Grands dieux! C'est affreux.  
(compatissant)  
Il faut que je demande à Ollie.  
(Ollie arrive en sautillant, seul)  
Hé! Vous, là! Attendez!

OLLIE: (surexcité)  
Hé, monsieur Tampon...

STAN: Tapon.

OLLIE: ... il a été tamponné par un camion, en pleine course, il est allongé dans les genêts, là derrière, et il roule des yeux, mon Dieu, mon Dieu, regarde.  
(ils regardent tous les deux)

STAN: Je ne vois que son pantalon. Et ses roller-skate. On dirait que les roues sont voilées.

OLLIE: C'est mon pantalon. Il a les yeux au milieu des genêts, ils roulent tout seuls, il est tout rouge, tout cassé, et il halête, c'est affreux, en fait il ne halête même plus, et il a les yeux comme ça.  
(ouvrant les yeux avec fixité)

STAN: A coup sûr, il est mort.  
(montrant son pantalon)  
Pas pratique, ce truc moderne.

OLLIE: Stan, qu'allons-nous faire, c'est horrible.

STAN: J'aimerais bien récupérer mon chapeau.

OLLIE: Mais comment veux-tu que nous... oh...?

STAN: Arrête ton cinéma. Il n'est pas plus mort que toi et moi. Vas-y, retire-lui le pantalon, et prends le chapeau.

OLLIE: (peureux)  
Mais je ne peux pas...

STAN: Je vais t'aider. Vas-y.

OLLIE: Si tu y tiens.  
(il disparaît en coulisses. Stan se rhabille)

STAN: Il ne sait pas encore y faire avec les morts.  
(sur la veste de survêtement)  
Quelle connerie, ce pantalon à manches.  
(à Ollie, haut)  
Non, pas comme ça, par les jambes du pantalon.  
Ouiiii. Tu vois bien.  
(sur son pantalon)  
Ça, c'est un pantalon.  
(à Ollie, fort)  
Non, pas le caleçon. N'oublie pas mon chapeau.

OLLIE: (apparaissant avec ses vêtements sur le corps)  
Tiens, mon cher Stan, le voila, ton chapeau.

STAN: Merci, Ollie. Comment te sens-tu à présent?

OLLIE: Ragailardi, mon cher Stan, ragailardi.

VOIX MASCULINE: (des coulisses)  
Hé! Vous! Attendez!

STAN: Un gendarme?

OLLIE: Il n'est pas armé.

VOIX: (rapprochée)  
Un instant, s'il vous plaît.

OLLIE: Non, mais regarde-moi un peu cette dégaine.

STAN: Un pauvre type.

AUTEUR: (arrivant, à bout de souffle)  
Excusez-moi, je suis du théâtre, ici, j'ai...

OLLIE: Du quoi?

AUTEUR: Du théâtre. Théophile Hercule Emile Antoine Théo-  
phile Richard Emile.

OLLIE: Oh. Monsieur du Théâtre.  
(bas, à Stan)  
C'est sûrement un comte ou un duc.

AUTEUR: J'écris des pièces et...

OLLIE: Vous en avez de la chance d'avoir autant de pré-noms.

AUTEUR: ... et ensuite je les mets en scène. Comment ça, des prénoms?

STAN: Moi, je n'en ai qu'un, ma maman m'a fait don en tout et pour tout de seulement quatre lettres.

AUTEUR: Vous vous appelez Stan?

STAN: Avons-nous déjà été présentés?

AUTEUR: Je vous ai vu au cinéma.

STAN: Cela fait des dizaines d'années que nous n'allons plus au cinéma.

OLLIE: Là où nous étions avant, on passe toujours le même film.

STAN: Seuls les Anges ont des Ailes.

AUTEUR: Non, naturellement, je veux dire que j'ai vu vos films.

STAN: De quels films parlez-vous?

AUTEUR: Ecoutez, j'ai pour vous depuis toujours une admiration presque religieuse, pour vous, pour votre oeuvre, pour moi vous êtes les meilleurs, vous êtes mes idoles.

OLLIE: Enfin une personne de bon sens.

STAN: Mais pourquoi faites-vous tout ça?

AUTEUR: (méfiant)  
Vous êtes bien Stan Laurel et Oliver Hardy?

STAN: Et comment donc.

OLLIE: Et comment donc.

AUTEUR: C'est bien vous qui avez un jour monté un piano en haut d'un escalier, et une fois que vous étiez en haut, vous l'avez lâché, et il a tout redévalé jusqu'en bas?

OLLIE: C'est Stan qui l'a lâché.

STAN: Moi? C'est toi, oui!

OLLIE: C'est toi!

STAN: (pleurant)  
Moi. Toujours moi.

AUTEUR: C'est exact. Je l'ai vu au cinéma.

OLLIE: Au cinéma?

STAN: (pleurnichant)  
C'est toujours moi qui marche dans les crottes de chiens. C'est toujours moi qui prends les gifles. C'est toujours moi qui fais la vaisselle. C'est toujours moi qui suis privé de récompenses. C'est toujours moi, jamais toi.

AUTEUR: Pourtant vous devriez vous souvenir.

OLLIE: Là, jeune homme, vous faites erreur, c'était à Los Angeles, à Hollywood, où nous avons habité pendant quelques temps, il faisait une chaleur dingue, et nous touchions un-quatre-vingt par piano.

STAN: (pleurnichant)  
C'est toi qui touchais un-quatre-vingt. Moi, c'était un-dix.

AUTEUR: Mais enfin, c'était un film! Vous étiez filmés.

OLLIE: (perplexe)  
Par qui?

STAN: Maman. Je veux ma maman.

OLLIE: Qui pouvait bien trouver intérêt à nous filmer?

STAN: Nous avons toujours mené une vie irréprochable. Nous avons toujours tout fait pour ne pas nous faire remarquer.

AUTEUR: Oui, alors vous n'êtes pas non plus au courant que, depuis le début, vous êtes au théâtre, sur une scène, et qu'on vous regarde?

OLLIE: Quoi?

STAN: Qui ça, 'on'?

AUTEUR: Des gens. Il y a des gens, là.

OLLIE: Mais où?

AUTEUR: Partout. De nos jours, tout le monde observe tout le monde. Si vous croyez qu'on pourrait continuer à vivre comme si de rien n'était, ce serait trop facile.

OLLIE: Allons donc, ça n'est pas comme ça, un théâtre, je le verrais bien si c'était un théâtre ici.

AUTEUR: Mais voyons, écoutez-moi...

OLLIE: Vous n'allez quand même pas prétendre qu'il y a ici quelqu'un qui s'intéresse à ce que nous disons?

AUTEUR: Si.

STAN: (plein d'espoir)  
Qui?

AUTEUR: Moi.

STAN: (déçu)  
Ah bon.

AUTEUR: Voyons, faites un effort, ma pièce, je la fais avec ce que vous dites. Essayez donc de comprendre, je me fais un fric fou avec. Les gens déposent leur argent à la caisse, là-bas, à l'entrée, et moi je transvase l'argent depuis la caisse dans ma poche de pantalon, là. Seulement, je suis obligé de faire attention que vous restiez tout le temps sur la scène, ou que la scène reste avec vous.

OLLIE: Vous êtes fou.

STAN: (appellnant)  
Hohoo?! Il y a quelqu'un qui me regarde? Hohooo?

SPECTATEURS: Ouiiii! Houhou. Sta-an.  
(ici suffiront les voix de Laura et de la femme pas commode)

AUTEUR: Que vous disais-je.

STAN: (tout excité)  
Moi aussi je les vois à présent.

OLLIE: Salut.

STAN: (tout excité)  
Il y en avait une qui avait une voix délicieuse.

---

FEMME PAS COMMODE: C'est à moi que vous parlez, jeune homme?

---

STAN: (effrayé)  
Oh non, madame. Pas du tout. La voix venait plutôt de là-bas, dans le fond, des places les moins chères. Mademoiselle, je vous en prie, dites encore quelque chose.  
(silence)  
Je vous en prie.  
(silence. Puis)

LAURA: C'est à moi que vous parlez?

STAN: Oui, c'est à vous. Comment vous appelez-vous?

LAURA: Laura.

STAN: Laura. Laurel et Laura.

OLLIE: Et Hardy.

LAURA: Mes amis m'appellent Lolly.

STAN: Vous avez une voix comme ma maman...

LAURA: Ah oui?

STAN: ... douce, et claire, et si tendre...

LAURA: Vous allez me faire rougir, vous savez.

STAN: Sûrement que vous vous seriez bien entendue avec ma maman. Elle était jolie, vous aussi vous êtes jolie.

LAURA: Non... je ne sais pas... oui.

STAN: Une fois, nous nous sommes disputés, et elle a ouvert la porte, elle est sortie dans la tempête de neige, moi j'ai couru derrière elle, je suivais ses traces, et je n'ai pas remarqué qu'elle avait fait demi-tour et qu'elle était rentrée par un autre chemin, je continuais à courir droit devant moi, aveuglé par les larmes, et elle s'est précipitée à son tour derrière moi et elle a essayé de me rattraper, elle chancelait derrière moi dans la neige, mais moi j'avançais toujours plus loin sans remarquer que ma maman, derrière moi, était tombée dans la neige, qui lui arrivait aux genoux, et qu'elle tendait les bras comme pour me supplier, et que j'étais devenu son meurtrier. Voulez-vous prendre un café en ma compagnie, mademoiselle Laura?

LAURA : Bonne idée.

OLLIE : Si tu arrêtais un peu de discuter avec quelqu'un qui n'est pas de notre monde, une étrangère...

STAN : Mais...

LAURA : Je vous aime.

OLLIE : Qui t'aime.

STAN : (dans un souffle, à Laura)  
Oui, Laura.

OLLIE : J'ai entendu parler de quelqu'un, il connaissait lui-aussi une Laura, il l'avait vue une seule fois, comme toi, et après il ne s'en est plus jamais soucié.

STAN : (dans un souffle)  
Laura.

OLLIE : Il s'est enfermé dans une chambre, il a écrit à peu près dix mille poèmes et il est devenu célèbre.

STAN : Laura.

OLLIE : Commence d'abord par écrire dix mille poèmes et ensuite nous verrons,

AUTEUR : Excusez-moi, une dernière question, je ne voudrais pas être indiscret, mais qu'est-ce que c'est que ce drôle d'accent que vous avez?

OLLIE : Qui a un drôle d'accent?

STAN : Laura.

AUTEUR : Vous.

OLLIE : (offusqué)  
Ce n'est pas un drôle d'accent. C'est un accent américain.

AUTEUR : Mais les Américains ne parlent pas comme vous.

OLLIE : (ironique)  
Ils ne parlent pas comme nous?

AUTEUR : Dans les films en version originale, ils parlent américain avec l'accent américain, et dans les films en version française, ils parlent français avec un accent français.

OLLIE : (catégorique)  
C'est parce qu'ils sont doublés.

STAN : Laura.

AUTEUR : Ah?

OLLIE : (catégorique)  
En américain et en français.

AUTEUR : Mais pourtant...

OLLIE : (mettant un point final)  
Il y a peu de temps, nous avons croisé Peter Sellers. Eh bien en réalité, il parle exactement comme nous.

AUTEUR : Ah ah. Monsieur Hardy, monsieur Laurel, il va être maintenant l'heure de nous séparer, je vous remercie d'avoir bien voulu vous prêter à cette

petite conversation. Votre numéro de compte, je crois que nous l'avons, n'est-ce pas? Bien. Je voudrais juste vérifier que le directeur est satisfait de la mise en scène.

(appelant en coulisses)  
Hoho? C'était bon?

VOIX: (en coulisses)

Bien, Très bien. Sauf peut-être la fin. Vous ne pourriez pas la faire un peu plus enlevée?

AUTEUR: No problem. Monsieur Hardy?

OLLIE: Oui?

AUTEUR: On refait la fin.

OLLIE: Quelle fin?

AUTEUR: C'est ma faute, j'ai toujours du mal à bien passer la rampe. Vous étiez parfaits. On refait depuis "qu'est-ce que c'est que ce drôle d'accent?"  
(vers les coulisses)  
On peut?

VOIX: (des coulisses)  
Allez-y.

AUTEUR: Qu'est-ce que c'est que ce drôle d'accent que vous avez?

OLLIE: Mon grand-père était de Belleville et il a émigré à Hollywood et...

AUTEUR: Non! Il faut que vous disiez pareil que tout à l'heure.

OLLIE: Pourquoi?

AUTEUR: Sinon vous trahissez le texte.

OLLIE: Quel texte?

AUTEUR: Le mien.

STAN: Laura.

OLLIE: Ah bon. En tous cas, pour en finir avec cette histoire, à Hollywood mon grand-père rencontra ma mère, elle y avait elle-même émigré quelques années auparavant, parce qu'elle se disputait toujours avec son père, et à présent elle était plongée dans un restaurant français, toujours est-il qu'ils ne se reconnurent point, qu'ils se prirent de passion l'un pour l'autre et passèrent dorénavant le plus clair de leur temps ensemble, et c'est ainsi que mon grand-père est devenu mon père

AUTEUR: Et Stan?

STAN: Laura.

OLLIE: Sa grand-mère venait de Roscoff. Son fils avait déjà lui-aussi émigré quelques années auparavant et travaillait dans un cinéma d'Hollywood, comme ouvrier, et un jour sa grand-mère est allée au cinéma, à la séance de nuit, c'était un cinéma en plein air, vous savez, avec les cigales qui grillaient dans tous les coins, et naturellement, dans l'obscurité son fils ne l'a pas reconnue, et

c'est ainsi que la grand-mère de Stan n'est autre que sa mère, et son père, son frère.

AUTEUR: Mais c'est affreux.

OLLIE: Par la suite, le papa s'est fait courser par les furies tout autour du globe.

STAN: Laura.

OLLIE: Et vous, avec vos parents, c'était comment?

AUTEUR: Mes parents? Mon papa... et ma maman... toutes les nuits... et tata... toutes les nuits... sans moi.. et c'est comme ça que ma tante est devenue ma mère, et mon père, mon oncle... et des fois je me dis que personne ne m'aime...  
(sanglotant, il disparaît)

STAN: Laura.  
(Noir, brève musique. Lumière. Puis.)  
Hé, Ollie, j'ai fait un poème, tu veux que je te le dise?

OLLIE: Non.

STAN: Alors je vais le dire aux gens qui sont là. C'est un poème d'amour, qui traite de l'amour.  
(se râclant la gorge)  
Titre: Poème d'amour, de Stan Laurel.

OLLIE: Oui.

STAN: Poème d'amour, de Stan Laurel.

OLLIE: (impatient)  
Bon, tu y vas?

STAN: (planant)  
Oh! Comme je suis triste!  
Oh! Comme je suis vide!  
Mon coeur, mon coeur n'est qu'un gros kyste  
Et je n'ai rien dans le bide.

OLLIE: Et alors, tu n'es pas le seul, tu sais.

STAN: Arrête de m'interrompre tout le temps, je n'ai pas fini mon poème,

OLLIE: Ah.

STAN: Où se trouve l'enfant qui me tendra les bras?  
Où se trouve le saule qui me protégera?  
Où se trouve le livre qui me consolera?  
Où se trouve la belle qui me réveillera?  
Où se trouve le toit qui me réchauffera?  
Où se trouve la mère qui me corrigera?  
Oh! Je ne sais pas qui je suis!  
Oh! Je ne sais pas ce qui suit!  
Alors?

OLLIE: Fini?

STAN: Fini.

OLLIE: Depuis quand fais-tu des poèmes?

STAN: Depuis que je suis amoureux.

OLLIE: Tu es amoureux? De qui?

STAN: De Laura.

OLLIE: Et moi? Qu'est-ce que je deviens dans tout ça?

STAN: Toi?

OLLIE: Oui, je n'existe pas, moi? Je t'ai tenu dans le creux de mes mains, nous avons mangé ensemble et dormi ensemble, nous sommes allés au ciel, aller-retour, et voila que tu me dis tout de go que tu es amoureux de quelqu'un que je ne connais même pas.

STAN: Je pensais que tu pourrais me conseiller. Toi, tu t'y connais en femmes.

OLLIE: (flatté)  
Ça, tu peux le dire.

STAN: Comment diable t'y prends-tu?

OLLIE: Ça dépend de jusqu'où tu veux aller.

STAN: (géné)  
Enfin, Ollie, tu sais bien.

OLLIE: Aha. C'est ça. Hum. Bon. Alors, tu commence par te brosser soigneusement les ongles et par mettre une cravate neuve. Ensuite, tu te rends avec elle dans un lieu de plaisir.

STAN: Au cirque?

OLLIE: Non. Pour elle tu commandes un drink, et ensuite vous dansez. Comme ça.  
(il saisit Stan, comme au cours de danse, fredonne)  
Un pas, un pas, changement, un pas, un pas, un pas, changement, un pas.

STAN: Aie.

OLLIE: Le mieux, c'est le tango. C'est le plus sensuel.

STAN: (après la danse)  
Tu dances comme un dieu.

OLLIE: Je sais. Ensuite, lorsque tu sens que son regard plonge dans le tien comme pour s'y noyer, et que sa volonté ne fer ne résiste plus à l'embrasement de tes sens, alors tu me fais ça, avec ton doigt.  
(il claque du doigt, bruit étouffé)

STAN: Comme ça?  
(il claque aussi du droit, gauchement)

OLLIE: Et en même temps tu te fais une tête virile.

STAN: (loupant complètement)  
Comme ça?

OLLIE: Oh la la. Non. Comme ça.

STAN: (résigné)  
Jamais je n'y arriverai.

OLLIE: Sinon, tu fais comme au bon vieux temps. Tu prends une guitare, tu t'installes sous son balcon, et tu lui pousSES la chansonnette.

STAN: (réjoui)  
Ça marche aussi avec la harpe?

OLLIE: Oui.

STAN: Et si elle n'a pas de balcon?

OLLIE: Une femme a toujours un petit balcon quelque part.

STAN: Et qu'est-ce que je chante?

OLLIE: Tu chantes ta passion dans toute sa fureur et sa mélancolie.

STAN: Aha.

OLLIE: Je t'accompagne au trombone.

STAN: (effrayé)  
Non!

OLLIE: Tu ne veux pas?

STAN: Non!!

OLLIE: (vexé)  
Bon, très bien. Vas-y.

STAN: (chantant)  
Quelle est la cause de ces drames  
Qu'on lit aux yeux de tant de femmes?  
Pourquoi ont-elles ce regard terne?  
Qui éclairera ma lanterne?  
Annie boit trop, Baby se shoote,  
Claire mélange coke et vermouth,  
Daisy ne brûle que dans le noir,  
Hélène est seule et broie du noir.

OLLIE: Hé!

STAN: (parlant tout en continuant de jouer le rythme sur sa harpe)  
Quoi?

OLLIE: Il faut que ta chanson parle de l'amour!

STAN: C'est justement ça.  
(chantant)  
Régine est allergique aux hommes,  
Ginette se gave de chewing-gum,  
Suzie est muette comme un tombeau,  
Claudette se mutile au rabot,  
Françoise devient chaque jour plus bête,  
Lucy cultive son diabète,  
Monique ne quitte plus le lit,  
Claire empeste le patchouli.  
Colette se douche quat'fois par jour  
Karin perd son sens de l'humour,  
Claudine ne parle que de suicide,  
Marie-France ne rêve que d'acide.  
Josy a des crises de colère,  
Myriam se grise de jambe-en-l'air,  
Caroline joue les saintes-nitouches,  
Sylvie n'aime pas qu'on la touche.  
Nicole vomit tout c'qu'elle avale,  
Cathy passe son temps en cavale,  
Quels sont donc ces maux qui les rongent  
Et qui nous chassent de leurs songes?

OLLIE: (excité)  
Hé, regarde-la, ta petite amie, regarde comme elle se balance sur sa chaise, toute excitée. C'est le moment où jamais pour lui déclarer ta flamme!

STAN: Oui.  
(chantant)  
Dans les renoncules, les poids d'senteur, les roses, Oh, Laura chérie, que notre amour éclore...

OLLIE: Vas-y, c'est bon!

STAN: (chantant)  
Dans les roses, les renoncules et les poids de senteur Oh, Laura chérie, que notre amour s'enterre...

OLLIE: Ouiiii!

STAN: (chantant)  
Dans les poids de senteur, les roses, les renoncules..

OLLIE: (affolé)  
Non!

STAN: (vivement)  
... oh! n'entends-tu donc pas ma libido qui hurle!

LAURA: Viens, Stan, viens.

STAN: Oui. Oh Laura. Comme je nous sens proches.

ENSEMBLE: (chantant)  
Nos libidos à deux sussurent un doux chant  
Oh Stan, c'est l'amour qui est si alléchant.

LAURA: Tu sais, Stan, t'es vachement mignon, viens avec moi, on va à la maison.

STAN: Je peux emmener Ollie?

OLLIE: Houou, Lau-re.

LAURA: Il ne peut pas rester un peu ici, avec les gens, ton ami?

STAN: Je vais lui demander.  
(bas)  
Tu ne peux pas rester un peu ici, avec les gens?

OLLIE: (bas)  
Et si je n'ai pas envie, moi, de rester un peu ici avec les gens?!

LAURA: Tu viens?

STAN: Oui.  
(bas, d'un ton qui ne souffre pas la contestation)  
Tu vas rester ici, avec les gens. Ils ne vont pas te faire de mal.  
(à Laura)  
J'arrive.  
(il part)

OLLIE: Qu'est-ce qu'elle peut t'offrir, elle, que moi je ne t'aie pas déjà offert?

STAN: (s'éloignant à reculons)  
Tu vas me manquer, Ollie.

LAURA: Attention à la rampe.

STAN: A la quoi?  
(il tombe)  
Aie.Aie.

LAURE: Stan? Où es-tu?

OLLIE: Tu t'es fait mal?  
(il l'aide à se remettre sur pieds)

STAN: Oh. Oh.

OLLIE: Je t'avais pourtant bien dit que les femmes étaient des faux-frères.

STAN: Je ne suis pas fait pour les températures amoureuses.

OLLIE: Non.

STAN: Tu comprends, je voulais juste aller sur le balcon de Laura, une seule fois déverser en elle l'océan de flammes de mon amour, nous nous serions brisés l'un sur l'autre, nous nous serions roulés sur ses tapis, enchevêtrés l'un dans l'autre, la passion nous aurait aveuglés et fait rendre des larmes, et jamais nous n'en aurions eu assez, ou trop. Une fois, une seule fois dans la vie une passion débordante, aux yeux de tous, et le lendemain matin nous aurions pris notre petit déjeuner au lit.

OLLIE: Oui.

STAN: Avec du miel et du lait.

OLLIE: Moi, ce que j'aimerais bien, au moins une fois, c'est être sérieux, pendant très très longtemps, et puis éclater de rire quand moi j'en ai envie.  
(silence)

STAN: Jamais encore nous n'avons parlé comme ça tous les deux.

OLLIE: Non.  
(silence)

STAN: Si seulement nous étions morts.

OLLIE: Nous sommes morts.

STAN: C'est juste.  
(silence)

STAN: Allez, on se pend.

OLLIE: Où ça?

STAN: Ou peut-être qu'il suffirait d'aspirer cet air d'un grand coup, très vite et très profondément.

OLLIE: (aspirant vite)  
Non.

STAN: J'ai entendu parler d'un couple d'amoureux qui s'étaient donné un si long baiser qu'ils étaient morts étouffés.

OLLIE: Comme tu voudras.

STAN: (effrayé)  
Non, Non. Je t'en prie.

OLLIE: On pourrait se jeter du haut de la tour Eiffel.

STAN: Mais c'est défendu. Et en plus on ne monte pas comme ça. Il faut des billets.

(coup de tonnerre)

STAN: Qu'est-ce que c'était?

OLLIE: Rien du tout.

(coup de tonnerre)

STAN: Ça, là. Ecoute.

OLLIE: Oui. Cette fois je l'ai entendu aussi. Peut-être le coup primal?

STAN: C'est sûrement un mauvais coup.

(coup de tonnerre)

VOIX GRONDANTE: (au mégaphone)  
Vous, là! Comment vous appelez-vous?

STAN: (bas)  
C'est le même?

OLLIE: (bas)  
Difficile à dire... tu crois que l'autre avait des sabots en guise de pieds?

VOIX GRONDANTE: (entrant, comme au début de la pièce, mais cette fois avec des sabots et une queue.)  
C'est à vous que je parle!

OLLIE: Oliver Norvell Hardy.

STAN: Stan Laurel. Ne nous serions-nous pas déjà rencontrés quelque part?

VOIX GRONDANTE: Vos lamentations sont parvenues jusqu'à moi. Je suis prêt à vous accueillir en mon domaine..

STAN: Merci.

OLLIE: C'est bien aimable à vous.

VOIX GRONDANTE: Je vous prend à l'essai. Si vous ne sentez rien, je vous fiche en l'air. Sans pitié. Préparez-vous.  
(coup de tonnerre. Elle disparaît)

OLLIE: Avec plaisir.

STAN: Quoi? C'était le... euh...?

OLLIE: C'est drôle, je le voyais; le... euh..., plus grand que ça.

STAN: Plus tout-puissant.

OLLIE: Oui. Plus éternel.

STAN: Plus vengeur... Oh...  
(ils tombent)

OLLIE: Oh.

STAN: Ca y est. Voilà qu'on tombe encore une fois.

OLLIE: Mais cette fois c'est vers l'intérieur de la terre.

STAN: Il fait de plus en plus chaud.

OLLIE: Ça doit être le magma.

STAN: Oh! Regarde, en-dessous de nous, toute cette huile qui brûle.

OLLIE: On va tomber en plein milieu.

STAN: Ollie!  
OLLIE: Stan!  
(ils touchent 'terre'. Ils sont entourés de  
flammes gigantesques.)  
STAN: Ollie?  
OLLIE: Oui, Stan?  
STAN: Nous y sommes.  
OLLIE: Oui, Stan.  
STAN: Qu'est-ce qu'on va faire à présent?  
OLLIE: Fais-toi une tête diabolique.  
STAN: Comme ça?  
(silence)  
Il y a beaucoup de monde ici.  
OLLIE: Oui.  
STAN: (désignant des têtes dans le public)  
Regarde. Hitler.  
OLLIE: Oh oui. Il est bien conservé.  
STAN: Là. Encore un Hitler.  
OLLIE: Un tout jeune.  
STAN: Napoléon...  
OLLIE: Oui.  
STAN: Staline...  
OLLIE: Oui.  
STAN: Attila...  
OLLIE: Oui.  
STAN: Charlemagne...  
OLLIE: Celui avec la barbe?  
STAN: Mussolini...  
OLLIE: Oh oui.  
STAN: Albert Schweizer...  
OLLIE: Qu'est-ce qu'il fait ici, celui-là?  
STAN: Comment veux-tu que je le sache?  
(silence)  
Si le grand Charles nous voyait!  
OLLIE: Ce bon vieux Charlot.  
STAN: Qu'est-ce qu'il fait, d'après toi, en ce moment?  
OLLIE: Il tape la belote.  
STAN: Tout seul?  
OLLIE: Peut-être pas.  
(silence)

STAN: Hé, Ollie?  
OLLIE: Oui, Stan?  
STAN: Viens, on va voir si on peut faire de la musique.  
OLLIE: Oui, Stan.  
STAN: Deux, trois.  
(ils jouent. Après un moment)  
On peut.  
OLLIE: (pendant que Stan continue de jouer)  
On peut.  
STAN: C'est toujours ça.  
OLLIE: C'est toujours ça.

---

- Rideau -